

Entretien avec Pierre Perrault

Léo Bonneville

Numéro 111, octobre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

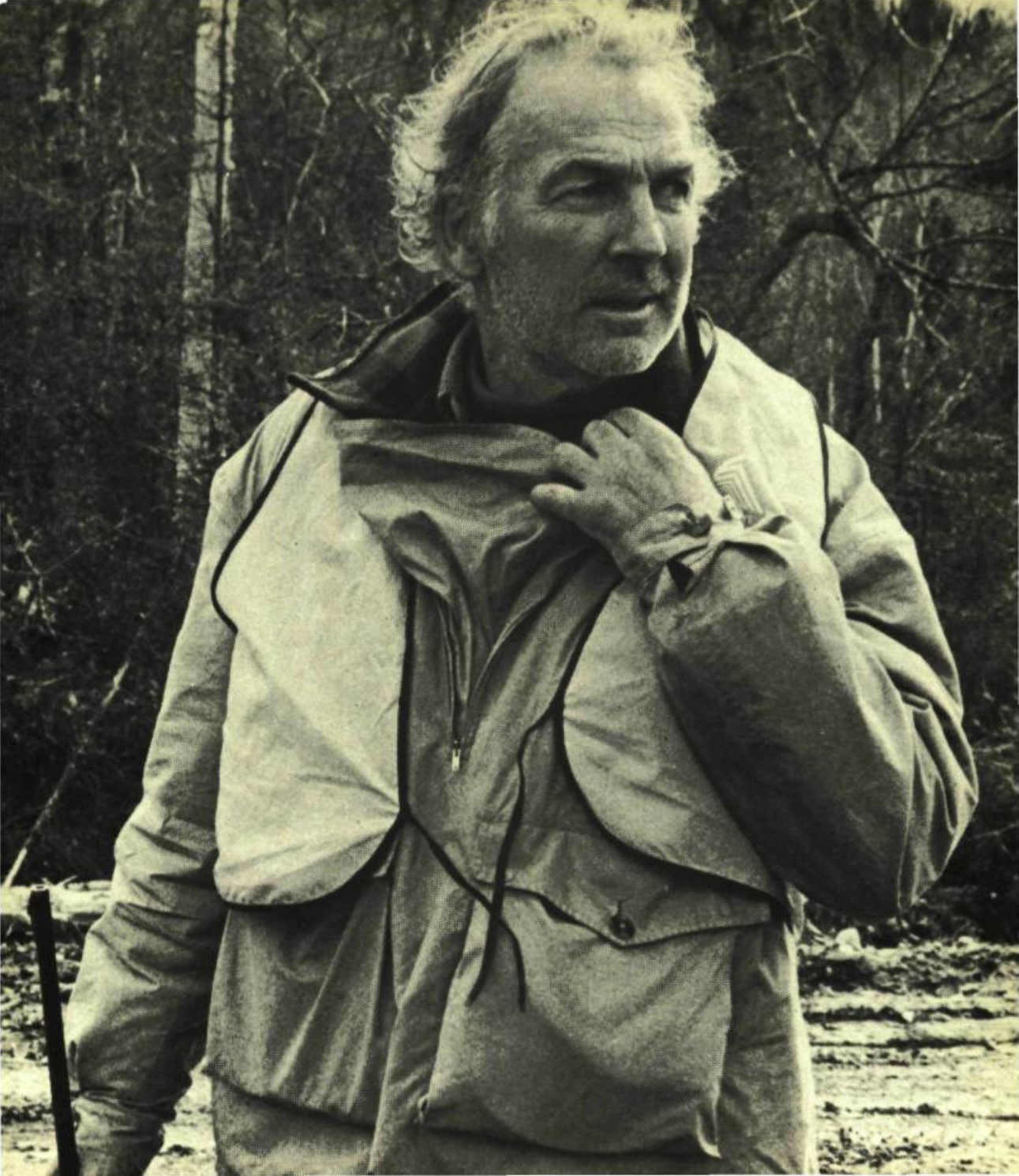
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bonneville, L. (1982). Entretien avec Pierre Perrault. *Séquences*, (111), 4–52.



ENTRETIEN AVEC

PIERRE
PERRAULT

AVEC LA SORTIE DE *LA BÊTE LUMINEUSE*, J'AI pensé qu'il était temps de renouer avec Pierre Perrault. Le premier entretien datait de 1963 quand nous fut révélé *Pour la suite du monde*; le dernier, en 1971, avec l'apparition de *L'Acadie, l'Acadie*. Depuis cette date, Pierre Perrault a réalisé sept films. Je les ai tous revus en deux jours. Et j'ai communiqué avec Pierre Perrault qui a accepté sans détour de parler de ces sept films. Nous nous sommes rencontrés chez lui, à Ville Mont-Royal. Deux séances qui ont duré des heures et pendant lesquelles il ne répondait pas à mes questions, mais y allait de ses réflexions à voix haute. Comment l'arrêter? Comment intervenir? Je le laissais parler avec pondération. Souvent avec chaleur. Et puis, je me suis mis à la tâche pour délivrer ce verbe emprisonné dans des cassettes. Des pages et des pages. Je les lui ai toutes confiées. Eh bien! il a tout repris. Tout. Du commencement à la fin, respectant mes questions et y allant de sa pensée jaillissant au bout de sa plume. Avec son vocabulaire, sa parlure, son orthographe, son rythme, sa poésie. Tout Pierre Perrault. C'est donc un document unique que *Séquences* présente à ses lecteurs. Un document qui fera date et que personne ne pourra ignorer quand on voudra connaître les préoccupations profondes et le cheminement cinématographique de Pierre Perrault, poète et cinéaste.

Léo Bonneville

Séquences — Qu'est-ce qui vous a conduit en Abitibi pour y faire des films?

Pierre Perrault — L'Abitibi! Un mot étrange! Lointain! Une belle sonorité amérindienne, mais qui n'évoquait dans mon esprit ni légende, ni épopée, ni carte postale. Et je partageais avec plusieurs une superbe ignorance de cette région qui est une aventure d'hommes à la conquête d'un territoire. Mais passée sous silence. Bien sûr, je connaissais *L'Abatis* de Félix-Antoine Savard, ces très belles pages sur l'Abitibi et les colons des années 30, si belles d'ailleurs qu'on en arrive à avoir l'impression que ce qu'on y raconte se passe nulle part, ailleurs, dans les livres, dans l'imaginaire, ce haut-lieu des fuites et des abandons. Car nous n'avons pas connu l'apprentissage d'une écriture qui nous dénonce. Nous avons beaucoup vécu dans l'imaginaire des autres. Et il nous arrive de ne pas nous reconnaître dans les images qu'on fait de nous, les belles images, et de nous contempler nous-mêmes comme si nous n'existions pas. Comme si rien ne justifiait l'image. Donc un échec bien réel, la colonisation de l'Abitibi, mais dont nous n'avions qu'une vision abstraite et pessimiste. Encore une morosité, cette faculté intellectuelle à prendre ses espérances pour la seule réalité possible et à fuir dans une autre espérance à la moindre difficulté. Nous aimons l'imaginaire qui n'exige pas l'effort d'une conquête. Et nous avons omis de faire le bilan d'une conquête confiée aux plus humbles pour en tirer une leçon. Une simple leçon de courage!

Aussi bien c'est par hasard que j'ai rencontré l'Abitibi des oubliettes, une mémoire héroïque abandonnée aux vieux combattants, un discours négligé par les discothèques qui proposent des rêves qui n'ont

pas à être mis en oeuvres puisqu'ils sont déjà en musique. Nous avions l'intention, Bernard Gosselin et moi, de mettre en images l'aventure de la Baie James. Déjà nous avions raté la Manicouagan et nous nous en mordions les pouces. Nous avions pourtant deviné l'importance de l'entreprise. Nous avions même offert à René Lévesque, à la suite d'une projection de *Pour la suite du monde*, de mettre notre méthode nouvelle au service de cette entreprise qui devait se transformer en symbole. Déjà nous en avions l'intuition. Avec Michel Brault, un soir, à Québec, nous avons proposé au ministre des Ressources naturelles notre désir. Car nous avions envie de nous mettre au service de cette aventure et de ce pays encore sans nom. Celui-ci n'a pas compris notre approche un peu trop humaine. Nous n'étions pas tout à fait sur la même longueur d'onde. Nous n'avons pas trop insisté. Je me souviens même qu'à cette époque, Michel et moi, étions allés aux bureaux de l'Office du film du Québec proposer nos services. Espérant fonder une cinématographie québécoise. Mettre au service du Québec ce que l'entreprise de *Pour la suite du monde* nous avait appris. Pleins d'enthousiasme patriotique. On ne peut pas dire qu'on a essuyé un refus. Même pas. Cela ne fut pas même considéré. Étions-nous trop farfelus? Le Québec a au moins raté cette fois-là une chance incomparable de mettre à son service un des meilleurs cameramen de notre époque... et surtout un homme capable de déplacer les montagnes. Un homme qui croyait à la force de l'image et au grand besoin de nommer. Un homme qui avait senti le poids du silence sur nos destins. Ce qui n'a pas empêché Michel Brault de continuer à susciter le cinéma, ce qui ne m'a pas empêché de croire à la parole vivante.

Aussi bien, quand il a été question de la Baie James et des grands projets hydro-électriques, nous avons voulu nous rattraper. C'est Bernard Gosselin, un autre de la même trempe, qui ne voulait pas démodorer de ce projet. Nous avons essayé. Nous avons tourné autour de ce nouvel espoir. Cherchant les hommes et les circonstances qui nous auraient permis de faire autre chose qu'un bilan des travaux. Nous ne cherchions pas le gigantesque mais le symbole. Il s'agissait encore une fois d'une conquête. Nous cherchions les conquérants. Je ne dis pas qu'ils n'existent pas. Nous ne les avons pas trouvés. Nous avons rencontré des hélicoptères, des grues, des pelles mécaniques, des camions, des mastodontes, des Titans, des Hercules, des Ford, des General Motors... et des hommes qui conduisaient ces machines sans par-

tager un désir. Comme si ces barrages avaient été conçus et désirés et planifiés ailleurs, à New York ou à Chicago. Comme si les colons d'Abitibi, ces conquérants d'hier, étaient devenus des mercenaires, attachés à leur boîte à lunch, indifférents ou insensibles au grand projet. Comme si le grand projet n'était pas le nôtre. Nous n'avons pas rencontré l'affection, l'inspiration qui aurait justifié notre entreprise. Nous avons l'impression d'être des étrangers, des intrus avec notre lyrisme et notre enthousiasme. Mais quand on cherche on finit toujours par trouver. Cartier cherchait de l'or pour François Ier, il a trouvé un fleuve pour nous. Nous cherchions la Baie James et son projet de conquête et nous avons trouvé l'Abitibi et son vieux rêve de royaume.

Un jour, après avoir parcouru le territoire en hélicoptère avec

Bernard Gosselin et Pierre Perrault en Abitibi



l'ingénieur en chef de l'époque, de Matagami à LG2, de LG2 à Fort Rupert, après avoir vu les campements, les ponts de glace, les routes en construction, la neige à l'infini, le village indien de Fort Rupert, nous avons rencontré, à La Sarre, le notaire Dominique Godbout. Cet homme, un peu perdu dans sa lointaine Abitibi, nous a raconté sa version du royaume, le sentiment tragique d'un pays façonné par un grand désir de conquête, acculé à l'échec, les hommes devenus mercenaires des sociétés minières qui les abandonnaient après les avoir vidés comme les puits de mines qui jalonnent le pays de leurs grands gestes désespérés d'épouvantail. Il nous a exprimé toute la véhémence d'une volonté imprécise, latente, sournoise, délirante d'échapper à l'échec, à l'étouffement, à la ruine d'une Abitibi dépeuplée de son rêve. Il nous a dit le sentiment d'impuissance et le désir de fuir cet échec inacceptable. Il nous a raconté le projet de route La Sarre - Baie James fomenté par ces hommes déjà à bout de forces, pour « ne pas perdre le nord ». Car ils avaient compris que le Sud était perdu, que l'Abitibi était rachetée par les compagnies de finance, qu'il ne leur restait que ce Nord de sortie. Ils n'ont pas soupçonné qu'on les devancerait et, à la corvée comme les pauvres, ils ont construit durant quatre hivers une route jusqu'à la Baie James. « Pour ne pas perdre le nord. » Encore une épopée! Une croisade des gueux! Une migration désespérée! Une aventure sublime et lamentable. Un désir, une inspiration en somme! C'est ce que nous ne trouvions pas à la Baie James. Nous avons changé notre caméra d'épaules dans l'espoir de rejoindre la Baie James à dos d'hommes... par le détour épique de l'Abitibi.

Car, il y avait, en plus de

cette fausse route, tous les chemins de l'Hydro-Québec qui dédaignait le génie et le courage de l'Abitibi, ayant d'autres impératifs qui n'avaient pas à tenir compte de tant d'humanité. Et il y avait aussi Charlemagne Gobeil, cet homme phénoménal à qui nous n'avons pas vraiment rendu justice, ce déménageur de maisons, ce chef-d'oeuvres qui avait le génie d'un régiment d'ingénieurs et nous avons voulu suivre sa transhumance. Son génie capable de conquérir les espaces, il était réduit à l'appliquer à l'opération de vider l'Abitibi de ses dernières forces vives. Matagami attirait les hommes qui sacrifiaient le royaume pour une boîte à lunch. Ces hommes, un jour qui furent investis dans un projet de conquête, on leur avait dit: « un royaume vous attend ». Et au lieu du royaume qu'ils avaient tant voulu et que l'état-major abandonnait, ils se retrouvaient mercenaires, au service d'une boîte à lunch. Nomades du travail, attirés vers le Nord perdu d'avance. Au lieu du royaume une djobbe, une boîte à lunch, le service des autres. Et dans une entreprise dont on ne sait plus très bien si elle n'est pas, elle aussi, mercenaire. Donc, le génie de Charlemagne pour vider l'Abitibi. Mais une inspiration que je reconnaissais. Familière. Un génie mal employé. J'aurais tant de choses à dire du génie de l'Abitibi qui finira bien par se libérer des entreprises. Du génie d'Hauris Lalancette qui a recommencé le royaume au premier arbre... et dont je ne propose pas le destin mais le courage... dont je ne propose pas au présent le retour à la terre mais l'idée de royaume. Mais qui a besoin du courage et du royaume quand on a mis tous ses oeufs dans la boîte à lunch?

Et nous avons suivi cette transhumance pathétique qui vidait le royaume de ses derniers combattants,

qui transbordait tant et tant de courage à compte d'auteur dans les coffres des compagnies minières, des contracteurs comme Kewith et même de l'Hydro-Québec qui dédaignait leur génie de chef-d'oeuvres, parce qu'ils n'avaient pas les reins assez solides pour offrir les garanties d'usage. Une immense défaite à dos de camions. Goutte à goutte, une à une, par monts et par vaux, les maisons abandonnant les solages, fuyant... fuyant vers la boîte à lunch de la précarité, abandonnant aux aulnes tordues et aux saules chatoyants le beau présent d'argile, le bel espoir de royaume, ce grand désir d'autonomie que nos discours ne cessent de nommer depuis 1760... depuis... depuis de père en fils... sous une forme ou sous une autre... et que d'aucuns nomment aujourd'hui la morosité. Pour se disculper.

UN ROYAUME VOUS ATTEND (1976)

— Comment avez-vous rencontré Hauris Lalancette?

— Au bout du rang! À la dernière extrémité! Hauris sur sa terre était envahi, assailli, assiégé par l'ennemi. Le gouvernement qui s'emparait des terres abandonnées et replantait en épinettes « la sueur des ancêtres ». Et Charlemagne Gobeil qui transbordait maison par maison, rang par rang; toute l'Abitibi dans la boîte à lunch de Matagami. Et Hauris se sentait étranglé par la forêt qui garde le froid, par l'isolement et par la solitude des rangs dépouillés de leurs maisons. Il devenait l'homme du bout du rang, l'homme seul au bout du rang, le dernier combattant d'une conquête à laquelle il continuait de croire. L'homme qui refuse de capituler.

L'homme qui refuse la morosité, ce facile refuge des intellectuels qui ont voté *oui*, ce qui ne les a pas empêchés de vivre *non* et de s'étonner que l'espérance, abandonnée à elle-même, n'ait pas fleuri.

Donc l'Abitibi qui partait en quête d'un nouveau royaume, celui de la boîte à lunch, celui de la morosité sordide de ceux qui passent leur temps à changer d'espérance. Mais il y avait aussi l'Abitibi qui restait. C'est celle-là qui tout à coup nous a passionnés. Non pas seulement à cause de l'Abitibi, non pas seulement à cause de la terre. Mais parce que cette Abitibi-là avait une idée du royaume. Du royaume à « bâtir avant la nuit »! Du royaume à conquérir! Du courage et de l'entêtement! Une Abitibi qui refusait de se rendre, de se soumettre! Une Abitibi qui combattait! Une Abitibi qui ne croyait pas à une souveraineté sans effort, sans risque, sans austerité! Une Abitibi qui acceptait une pauvreté dans le présent en vue d'une souveraineté, d'une liberté à venir! Le contraire en somme de la morosité qui rêve des Iles Vierges pour fuir la météo d'Alcide, la morosité de ceux qui prennent la fuite pour peu qu'on leur propose de se mettre à la tâche, la morosité universitaire ou syndicale qui voudrait d'un royaume sans abatte un arbre, sans perdre une plume: le retour à la terre sur l'assurance-chômage en somme! Et rien de plus!

L'Abitibi de l'entêtement, l'Abitibi qui restait, qui luttait, qui croyait que l'avenir est dans le travail, dans l'acharnement, dans la coopération, c'est celle-là qui nous a passionné. Parce que l'Abitibi du présent avec ses cultivateurs solitaires et ses chef-d'oeuvres incroyables, l'Abitibi du passé avec ses défricheurs chimériques, l'Abitibi m'a fait rencontrer l'épopée; la seule épopée québécoise. Douze mille hommes ont été engagés

dans cette aventure, douze mille soldats, douze mille fantassins, à pied, désarmés, « fourbus, blessés, crottés, malades, sans espoir de duché ni de dotation », douze mille hommes sans compter les femmes et les enfants, les chiens et les chats, les vaches pas de boeufs, les violons sans archet, les berceuses sans chateau, les chaînes sans crochet, la hache démanchée, douze mille hommes et la ressource des lièvres innombrables et de l'original braconné à l'occasion, pour conquérir une place au soleil, un royaume forestier, d'immenses savanes, une terre argileuse, des lacs à profusion, un sous-sol éventuel, une maîtrise probable sur toute la vie. Depuis 1760, pour la première fois, collectivement, consciemment, nous entreprenions une conquête. Je trouvais passionnant, émouvant tout ce discours un peu passé, un peu vieillot, toujours vivant, bien antérieur à tous ces discours récents qui disent *maîtres chez nous... vers les sommets... égalité ou indépendance... Québec au travail... cent mille emplois... souveraineté-association*, comme autant de promesses que tout va s'arranger sans rien changer, tandis que petit à petit tout un peuple se voit progressivement réduire à la boîte à lunch sans qu'on ne lui propose jamais de reprendre possession, de lever la hache, de se mettre à la tâche, de conquérir en somme. L'aventure abandonnée de l'Abitibi (abandonnée par les politiques qui ne s'intéressent pas trop au petit monde), il me paraissait intéressant de l'examiner dans la perspective du présent qui se propose de consentir à des espérances sans jamais les mettre en oeuvre. Comme s'il suffisait de consentir à l'avenir pour qu'il naisse. Pour une fois la promesse du royaume reposait sur une action. Pour une fois, on ne promettait pas le paradis à rien faire. Comme à la

loterie.

Les intellectuels de la morosité actuelle qu'ont-ils fait pour que la promesse s'accomplisse? Comment ont-ils vécu la promesse qu'ils ont élue? Rien ne sert d'espérer si on consent à l'échec comme à une délivrance. Rien ne sert d'espérer si on a peur du froid. Si on fuit dès les premières neiges. Si on abandonne aussitôt que la météo fédérale annonce une tempête. Les intellectuels sont-ils autre chose que les lièvres de la ferme? Ont-ils peur de sacrifier leur scotch pour changer quelque chose dans le rapport de force qui nous met toujours à la merci de l'autre? Et ils condamnent l'espérance parce que Tricofil capitule, sans soupçonner que Tricofil a cédé parce qu'ils n'ont pas compris que c'était la guerre, parce qu'ils n'ont pas réalisé qu'ils fournissaient des armes à l'ennemi, parce qu'ils n'ont pas compris qu'ils étaient concernés et qu'on ne gagne pas la guerre avec des promesses. Et puis qu'on leur proposait de se salir les mains, ils ont pris la fuite, cherchant dans la modernité, la post-modernité, le formalisme, le temps fou, la mainmise, la croissance personnelle, l'informatisation, un avenir qu'ils n'ont qu'à suivre de loin puisqu'il est imaginé ailleurs. Nous avons voulu avec Hauris Lalancette et l'Abitibi proposer un autre modèle, une autre façon de nommer l'avenir en dehors des projets politiques et des espérances électroniques, une espérance qui mange du lièvre pour bâtir une souveraineté dans les faits, et non pas la chimère d'une souveraineté politique qui ne serait que théorique, qui ne serait que politique. Une espérance qui ne serait pas une tempête qui se cherche un verre d'eau. Car l'Abitibi, sans succès peut-être, avait consenti à se salir les mains. Les gars de l'Abitibi n'ont pas été les lièvres de la fer-

veur. Bien sûr, ils ont mangé du lièvre. Mais surtout ils ont pris en main un avenir. Ils ont recommencé le royaume au premier arbre. Et ils ont pour ainsi dire réussi la conquête. Mais une aussi humble réussite peut-elle être prise comme modèle par des intellectuels qui préfèrent *Fitzcaraldo*, *Ben-Hur* ou *E.T.*, qui s'ennuient religieusement devant *India Song*, qui ont peur de manquer le bateau et ne se risquent pas à le bâtir, qui servilement recherchent le modèle américain qui les maternent et les sécurisent non sans les marginaliser irrémédiablement? Le choix est simple en vérité; soit devenir le client qui a raison parce que son choix est confirmé par les autres, soit choisir l'acte créateur qui n'est jamais une espérance mais une conquête. Mais la conquête exige de passer aux actes. Les intellectuels préfèrent habiter le discours. Or leur discours les effraie, ils ont peur des promesses qu'ils ont formulées, ils préfèrent le navire qui leur propose la chaleur des voyages organisés. Mourir en Floride, en somme.

Mourir en Floride pendant qu'Hauris Lalancette se bat en Abitibi pour préserver une idée du royaume vendue par ses frères, une idée de l'Abitibi rachetée par la C.I.P., une terre pourtant généreuse étouffée par Canada Packers. Et je n'accuse pas la C.I.P. ni Canada Packers de nous conquérir au fur et à mesure, mais les intellectuels qui militent partout ailleurs que dans l'humilité du pain quotidien, là où justement prennent naissance les cultures. Et c'est là, dans l'échec tonitruant, que j'ai rencontré Hauris pour la première fois, dans une réunion de « paroisses marginales » (pour ne pas dire condamnées) au lac Castagnay. Le lac Castagnay, c'est un petit village qui avait comme tant d'autres réussi sa conquête. Il n'en reste plus rien. Rien



Camille Morin, dernier cultivateur de Despinassi

qu'un carrefour et, à chaque coin, ce qui était trop lourd à déménager, au bord d'un lac magnifique. L'église, bien sûr, en pierre des champs, bâtie sans doute à la *courvée*, par les soirs, après le travail des champs, une église autrefois tenue par des Franciscains qui avaient fondé une cité nouvelle, tentant par toutes sortes de moyens archaïques de protéger cette fragile communauté des marchands et de la boîte à lunch. Fermée l'église. À tout jamais. En face, le presbytère devenu un hôtel pour recevoir les touristes américains qui font la pêche sur le lac. De l'autre côté, un garage abandonné lui aussi par les fuyards... et une école fermée par les normes. Autour, pas une seule maison. Toutes parties sur les remorques de Charlemagne Gobeil. On ne voit que des solages

vides comme les espoirs et des grandes déhanchées pour témoigner des derniers combattants. Il n'y a plus de village. Mais il reste les rangs et à gauche et à droite un homme du bout du rang qui refuse de se rendre, de capituler, qui se bat encore, les armes à la main, pour un espoir que les écrivains de la modernité dénigrent comme on casse du sucre sur le dos des pauvres. Et, dans l'école, ces derniers combattants se réunissent pour combattre un gouvernement (libéral à l'époque) qui prétend les replanter en épinettes, remettre aux épinettes noires qu'ils ont combattues à mains nues tout le royaume, remettre à la morosité les terres d'une véritable légitimité. Au nom d'une rentabilité immédiate. Pour transformer des conquérants en mercenaires. Pour les

recycler, ces hommes inrompables, dans la sécurité précaire des boîtes à lunch.

Et parmi eux, Hauris Lalancette, magnifique discoureur, qui brandit la parole comme un drap, qui rallie les derniers combattants, qui refuse la défaite. Sans amertume. Sans morosité. Il n'a qu'un propos, c'est la conquête. Qu'un discours, le royaume. C'est le seul homme que je connaisse qui, en labourant sa terre dans la patience des sillons, a conscience de labourer son pays. Belle leçon pour ceux qui changent d'espérance aussitôt qu'une nouvelle espérance se propose sur la plage d'un nouveau disque. La belle rengaine de l'insignifiance à bon marché. Tandis que lui, sa terre, il l'a défrichée lui-même. À cette époque-là, il a une quarantaine d'années. Il n'a pas attendu Jean Lesage pour entreprendre sa conquête. C'est l'homme de la dernière extrémité. L'homme du bout du rang. Il habite le dixième rang de Rochebeaucourt. Le rang est à 5 milles du village et il ne reste plus une ferme debout. Tu tournes à droite. Au carrefour, un solage de pierre... creux...; quelqu'un a pris la fuite... Puis des épinettes. Drués. De la savane brûlante, humide. Toutes les maisons, car le rang était habité de bout en bout, ont fui. On ne voit même plus les solages. La savane cherche à dévorer le chemin. Cinq milles plus loin tout à coup... comme par miracle... des champs, des champs cultivés, opulents, et 150 bêtes à cornes paisibles et ruminantes, un silo, des granges, une maison. Et des outardes dans le soleil d'automne. Hauris et Monique, « sa petite femme de cent livres », à deux, ils ont réussi la conquête. C'est beau comme la vie. Je rencontre encore une fois l'homme du bout du rang. En dix ans, il a triplé son troupeau. Il n'est pas morose.

Il n'attend pas qu'on lui propose une espérance... une autre! Il se propose à lui-même le royaume.

J'ai eu envie de connaître cet homme qui se crache dans les mains de l'espérance au lieu de cracher sur l'espérance. J'ai eu envie de connaître cet homme, parce qu'il est un conquérant, un combattant, parce qu'il n'abandonne pas la partie parce que son voisin capitule, qui ne connaît pas la triste morosité, parce qu'il n'a pas le temps de s'écouter, de se plaindre, de se lamenter.

— **Votre film commence et finit par le transport d'une maison. Est-ce pour signifier l'échec de la colonisation?**

— On peut du moins en conclure que la guerre n'est pas gagnée. De fait, la situation est exemplaire et reproduit assez fidèlement l'état de morosité du Québec dont on parle un peu partout pour se justifier sans doute d'abandonner la partie sans trop de remords. En vérité, il y a ceux qui partent et il y a ceux qui restent. Il y a les fuyards et les combattants. Les résignés et les résistants. Il y a tout le Québec, en somme.

Partir n'est pas un crime et je n'accuse personne d'avoir pris sa maison sur son dos pour chercher refuge dans un ailleurs improbable. Pour mieux valoriser l'individu sans doute. Pour mieux le perdre dans la foule des autres, dans la cohérence des autres. Car, qu'on le veuille ou non, les sociétés reconstruisent toujours des projets et des conquêtes autour d'une idée qu'elles se font d'elles-mêmes sur les bases diverses de la langue, de la religion, de la colonisation, de la comédie musicale ou de l'impérialisme pur et simple. Les multinationales qui paraissent à plusieurs l'avenir de l'homme ne font que démontrer l'existence des nations comme les nations confirment l'homme dans ses rapports à l'autre

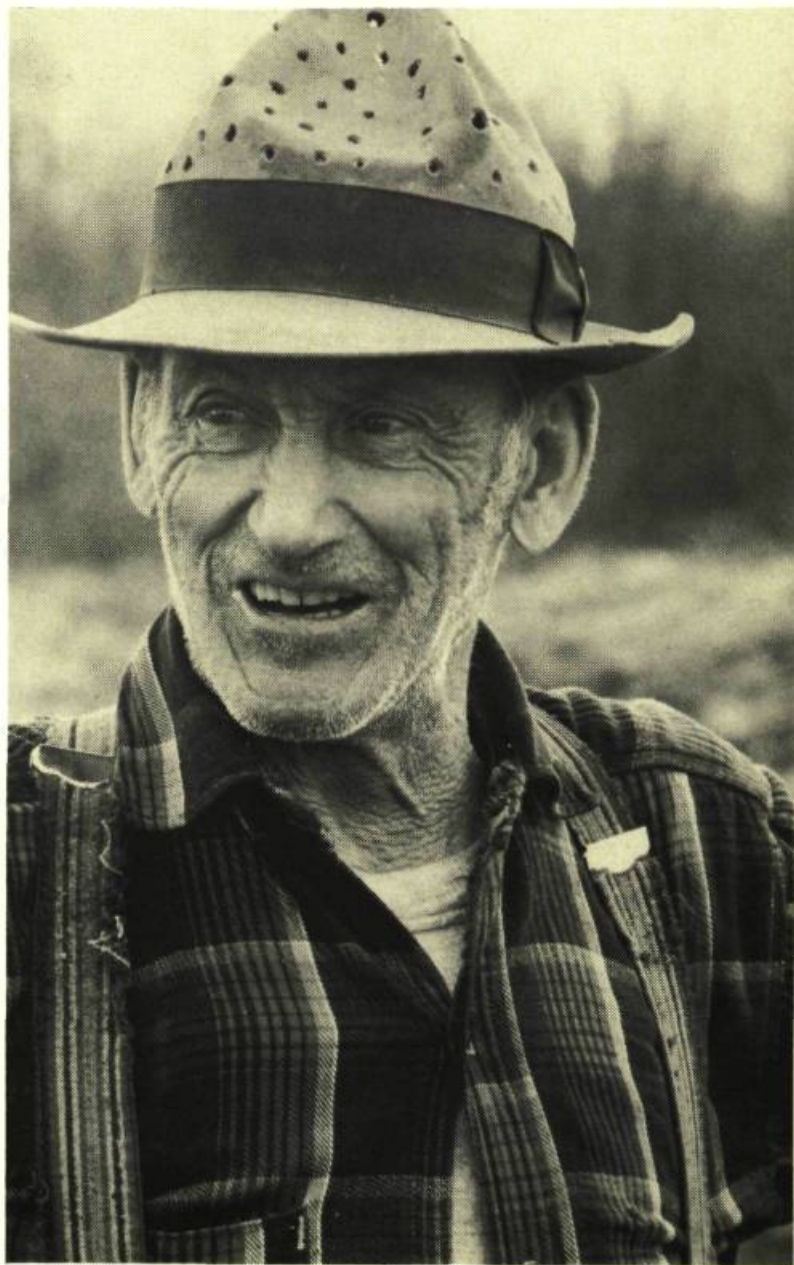
et aux autres. Et l'impérialisme camouflé dans les pantoufles de l'économie n'est pas un fait nouveau ni une fatalité irréductible. Je n'ai jamais eu d'illusion... et ne réclame pas des droits de veto ou autre. Ni la conquête ni la réussite ne sont des droits à réclamer. Ni la liberté d'ailleurs. Et rien n'est facile. Rêver d'un avenir ne demande aucun effort. Rêver d'une terre n'exige pas non plus de besogner. L'espérance nous a fait chanter ensemble. C'était facile. La belle fête des enthousiasmes qui ne changent rien. Puis, un jour, on se retrouve en pleine forêt, la hache à la main, en pleine terre, avec les labours à accomplir et les risques de la température et les aléas du marché. Puis, un jour, il s'agit de respecter ses engagements, de reconnaître sa croix au bas d'une page de l'histoire. Et alors les invités s'excusent. Quittent la fête qui s'est transformée en corvée. Disent à Charlemagne Gobeil: « Prends ma maison. Je pars. Je m'en vais à Matagami, là où on m'offre un salaire. À New York, où les comédies musicales réussissent à faire chanter l'univers. À Paris où le langage est mieux poli. Ailleurs où les autres ont mis en marche leur royaume. » Et chacun renie sa signature, remettant la terre au gouvernement ou la vendant à des Américains pour aller finir ses jours en Floride. Hauris reste, lui! Il voit partir ses voisins et il laboure sa terre. Les maisons à dos de camion passent devant sa porte: c'est la retraite. Il reste. Il laboure. Il récolte. Il bâtit. Il refuse de vendre. De se vendre. De se laisser acheter. Quand je l'ai connu, il avait 40 bêtes, aujourd'hui il en a 150. Je le propose. Qui choisir comme modèle? Ceux qui cherchent en Californie une espérance toute faite qui n'a rien à voir avec les questions que l'histoire nous pose? Ou celui qui reste? Celui qui a réussi sa part de

l'avenir?

— **Peut-on dire alors, sauf Hauris Lalancette, que ces gens sont vraiment attachés à la terre?**

— Hauris n'est pas attaché à la terre. La terre c'est sa façon d'être attaché à son pays. C'est sa fonction d'excellence. C'est sa façon de gagner la guerre. D'augmenter notre souveraineté en augmentant nos maîtrises. De conquérir sa part du royaume.

La terre! La terre! Ce mot-là effraie bêtement ceux qui grattent le papier pour être sûrs d'avoir raison. Et ils ne dénigrent pas les retours à la terre sur l'assurance-chômage de la contre-culture parce qu'ils en ont entendu parler dans les articles de *Mainmise* ou du *Temps fou*, traduits de l'américain, parce qu'ils ont vu un film où une bergère incarnée par Jane Fonda soigne ses moutons en fumant de l'herbe, mais ils accusent Hauris et l'image d'Hauris et son projet de passéiste, de rétrograde, d'archaïque. Comme si le boeuf que produit Hauris ne valait pas les moutons d'une bergère qui reviendra bientôt à la ville écrire un livre de ses désillusions pour en bâtir une nouvelle religion de la résignation à bon marché. Du boeuf c'est de la nourriture. C'est le commencement du royaume. Maîtriser le pain n'est pas un luxe. La contre-culture est un luxe. Un luxe qu'on ne peut pas se payer. Et il y a du boeuf sur nos tables. Qui vient de l'Ouest canadien. L'Ouest des autres. Et si vous en doutez, de votre différence, allez un peu discuter avec les Rocheuses en évitant, si vous voulez faire du pouce, d'afficher le fleurdelisé. Pendant que vous mangez de ce boeuf des autres, apprêté par les autres souvent (MacDonald, Harvey's, Le Petit Colonel... etc... quelle tristesse!), il y a des terres, tout le « beau présent d'argile » dont parle Savard, qui retournent en friches et des hommes



Cyrille Labrecque, le vieux défricheur de Lacorne

qui chôment, qui émigrent vers la boîte à lunch, toute une société qui abandonne ses maîtrises, ses conquêtes si petites soient-elles, pour de l'assurance-chômage, pour de l'assistance sociale.

Hauris ne dit pas de revenir à la terre parce que nos pères étaient des terriens. Il propose de faire du boeuf. Et il propose de faire des automobiles aussi avec tous les chefs-d'oeuvres d'Abitibi. Et entre autres, il y a cette terre défrichée par la sueur des ancêtres, cette terre fertile, capable de nous nourrir, capable aussi de nous libérer. Car celui qui fait son boeuf n'a pas besoin de l'acheter. Jadis les techniques d'exploitation agricole rendaient aléatoires à cause du climat l'extrême fertilité abitibienne inscrite dans une saison trop étroite. Aujourd'hui grâce aux équipements modernes Hauris avec sa « petite femme de cent livres » exploite plus de 500 acres et il trouve le temps de faire autre chose. Il trouve le temps de participer à toutes les organisations de son pays, des coopératives aux écoles. Il trouve le temps de bâtir son pays.

— **La rencontre avec les agronomes a-t-elle été satisfaisante pour les gens de l'endroit?**

— Les agronomes ont sanctionné scientifiquement l'échec de l'Abitibi. Ceux qui avaient déjà capitulé ne demandaient pas mieux. Ils voulaient qu'on les rescap. Qu'on leur propose autre chose. Qu'on les déménage. Dans les villes. Dans l'assurance-chômage. Près des cinémas. Près des hôtels. Puisqu'ils avaient rendu les armes. Et ceux-là je ne leur jette pas la première pierre car leur vie n'a pas été facile. Ils ont été trahis par l'espoir des mines, des moulins à scie, des salaires et ils ont cru à leur richesse en sacrifiant leur indépendance. Au lieu de terminer la conquête à leur

avantage, ils se sont mis au service de la conquête des autres et maintenant qu'on les a remerciés ils n'ont plus le courage de reprendre le collier. Et ils réclament qu'on ferme l'Abitibi pour camoufler la défaite. Pour les justifier. Pour les récupérer. Je respecte les anciens combattants.

Hauris, lui, au contraire, était furieux. Car on lui retirait le tissu social qui justifie les villages, qui autorise les écoles, qui permet les coopératives, et on le repoussait dans l'extrême solitude du bout du rang. Et il n'a jamais voulu, Hauris, qu'on accuse la terre abitibienne. Il n'a pas voulu condamner un pays qui se désagrège avec la bénédiction des chiffres et des rapports des agronomes. Parce qu'il connaît que « cette terre, elle pousse » quand on la cultive. Les agronomes étaient de bonne foi. Leurs chiffres ne mentaient pas. La défaite était visible. La victoire imperceptible. Ils ont corroboré la capitulation. Ils ont endossé la belle morosité. Ils ont proposé le démenagement des assistés sociaux. Ils ont enterré les morts avec les vivants. Quand il n'y a plus d'espoir on capitule. On se rend. On signe la paix. Pétain n'avait pas le choix. Mais ceux qui résistent démontrent l'espoir. De Gaulle n'avait pas tort. Hauris refuse de se rendre. Et il est plus réconfortant de voir un homme prendre le maquis que toute une population passer sous le joug de la morosité, de ce qu'on a appelé dans une autre guerre la collaboration ni plus ni moins.

— **Qu'est-ce alors qui a amené la détérioration du tissu collectif, je veux dire la désagrégation de la communauté rurale?**

— On parle d'échec de l'Abitibi. Mais c'est plutôt de l'échec du Québec en Abitibi qu'il faudrait parler. De l'échec du Québec un peu partout. Dont il ne faut peut-être pas accuser

les colons mais une conscience imparfaite de toute la société à l'égard d'une guerre économique et sans merci. De l'échec du Québec qui a promis que tout nous arriverait sans effort, sans rien changer à notre façon de dilapider l'avenir avant qu'il ne vienne au monde. Pour une télévision couleur. Pour une triste semaine à Miami. Pour une allocation familiale. Pour une assistance sociale.

Pourtant l'Abitibi c'est d'abord une réussite. Je vous reporte au film *Le Retour à la terre*, dans lequel j'ai utilisé des séquences du film de l'abbé Maurice Proulx tourné dans les années 30. On y assiste succintement à la naissance de Roquemaure. En 10 ans, des colons construisent un village. Défrichent les terres. Bâtissent. Les granges. Les maisons. Les clos. Les églises. Trois églises. Deux clochers à la dernière. C'est presque fabuleux. Incroyable. Et le présent confirme cette image bucolique du film de l'abbé Proulx qui s'intitule *En Pays neuf*. Il corrobore la qualité de la terre. Il vante les récoltes. Et Arthur Côté est prêt à défendre sa terre pourtant en friche, car il espère toujours et il dit: « Le premier qui va venir planter ma terre en épinettes je prends ma mitraille et pis j'lui botte les pattes auras l'péché ».

Mais il faut dire qu'on leur a proposé des modèles de ferme du XVIIIe siècle. Des modèles de ferme basés sur une économie vivrière. Capables de produire pour chacun son lait, sa viande et ses vêtements tout au plus. Et à partir de la pauvreté en personne. C'est par la pauvreté qu'on a fait maigrir la terre, affirme Hauris. Et cette population pauvre comme du sel devait défricher et cultiver. On lui a proposé de bâtir un troupeau avec « une vache pas de beau ». Veau par veau. Et elle ne pouvait compter pour vivre que sur le li-

vre et l'original. Sans parler des gardes-chasse.

Puis, un jour, viennent les marchands qui savent vendre même à ceux qui ne peuvent pas acheter. Et avec eux non seulement la marchandise comme autrefois mais toute la société de consommation de l'après-guerre. Et sa faculté de provoquer le désir. De proposer la futilité. De vendre la médiocrité. Avec sa musique tambour battant comme tous les conquérants et qui propose tous les royaumes mais ne parle jamais d'Abitibi. Toute l'âme et le corps de l'Abitibi occupés par un autre royaume. Comment résister à pareil assaut? Ils ont été délogés de leur âme par une fiction. Celle des autres et de la consommation. Surtout qu'après les marchands ou peut-être en même temps ou même avant surviennent les mines. Les gens se disent, faisant peut-être un mauvais calcul: « Allons travailler

dans les mines, faire un peu de sous et en même temps, par les soirs, on va améliorer la terre ». Il n'est pas facile de vivre deux vies. La mine suffisait bien à elle seule à brûler son homme, à l'écréancher, à le disloquer. La mine et l'hôtel. Et la bière cette terrible annexe du sous-développement. Mais ils se pensent riches parce qu'ils achètent, heureux parce qu'ils consomment. Mais celui qui consomme bientôt n'a plus rien. Celui qui peut acheter n'engrange pas. Il emprunte pour acheter. Il hypothèque pour emprunter. La ruine approche. Ruine de la terre et de l'homme. Du corps et de l'âme. Le grand projet s'efface. On le dénigre. On abandonne progressivement. On vend la vache. Le tracteur rouille. Qui aura le courage de faire machine arrière? C'est la pente douce qui conduit l'homme à l'assistance sociale. L'Abitibi a basculé dans le désastre au lendemain de sa conquête. Imperceptiblement. Sans s'en rendre compte.

Quand ils étaient riches, ils n'avaient pas de sous. Quand ils ont commencé à avoir des sous, ils ont entrepris de devenir pauvres. Ils ont cédé leur liberté. Ils n'ont pas cédé leur droit de veto. Un droit de veto c'est une conséquence. Ils ont cédé leur maîtrise, leur souveraineté, leur autonomie, qui leur donnaient droit de veto. Et ils s'endettent pour consommer, remettant à l'ennemi toutes leurs munitions. Ils travaillent. Comme des chiens. Ils font des heures supplémentaires. La ferme dépérit. Et puis un jour « trois p'tits maudits frais qui arrivent de Toronto » ferment la mine. On ne peut pas protester. C'est comme un jugement de la Cour Suprême. Sans appel. Ils cherchent leur droit de veto. Ils ne le trouvent nulle part. La mine ferme. Les hommes ont 50 ans. Relever la grange? Recommencer à défricher? Ils

auraient peut-être le courage. Ils n'ont plus la force. Ils boivent pour oublier. Ils se bercent en attendant leur chèque d'assistance sociale. Ils regardent les aulnes pousser. Ils chassent le lièvre pour ne pas désespérer. Ils partent. Ils capitulent. Les villages se vident. L'espoir n'a plus de raison d'espérer. L'espoir attend son chèque. Ils font du skidou. Le gouvernement leur donne de l'argent pour ouvrir des pistes de skidou. Ça s'appelle Perspectives-Jeunesse! Initiative locale! Canada au travail! La défaite est consommée. Quelqu'un quelque part rit dans sa barbe. Des intellectuels sont moroses. Ils se proposent de faire de l'apiculture. Pour fuir. Pour échapper au désastre. Il y a toutes sortes de collaboration. D'autres résistent. Refusent de se rendre. Les intellectuels changent d'espérance. Fument. Empruntant les mirages lointains. Pour ne pas relever le défi.

Les plus forts résistent. Hauris est resté. Il était fort d'une idée qu'il a refusé de sacrifier à l'assistance sociale. Pourtant il a vécu deux vies. Il a vécu la vie de mercenaire, il a été brûlé par la pitoune, à charroyer, à charger au crochet. Quand il revenait à la maison, le samedi soir, sa femme lui frottait le dos. Il était barré. La barre du collier. La barre du canot. La barre de la pitoune. Du feu entre les omoplates. Sa femme n'a pas voulu vendre les vaches. Brave Monique! Faut-il dénigrer la bravoure et vanter ceux qui rendent les armes? Il a aussi travaillé dans les mines. Son frère est mort de la silicose. Lui, il en a récolté un souffle au poumon. Mais ils n'ont pas versé les sous de leur travail dans la marchandise des autres. Au lieu de consommer, ils ont continué la conquête. Ils ont investi dans la ferme au lieu d'aller en Floride. Aujourd'hui, ils sont maîtres chez eux. Ils ont gagné la souveraineté. Un



morceau de souveraineté. Il n'y a pas d'autres chemins. Ils ont encore leur droit de veto. Hauris et Monique, ces magnifiques soldats d'une passion que d'aucuns refusent d'avouer. Les mines avaient besoin de main-d'oeuvre. Elles l'ont eue. Sans difficulté. En proposant un salaire. Mais quand elles n'en ont plus eu besoin, elles ont abandonné le bétail humain. Un bétail dévalué. Incapable de reprendre le collier à son propre compte. Le collier de la souveraineté. Un bétail irrémédiablement morose. Une liberté perdue. Un droit de veto perdu. Une belle illusion perdue. Et sur la ligne d'horizon, un puits de mine en démanche comme l'espoir.

— **Quand la fille d'Hauris Lalancette dit, au début du film, qu'elle veut devenir institutrice pour mener la grosse vie, se prend-elle au sérieux?**

— C'est sûrement une blague. D'ailleurs elle le dit sur un ton badin. Mais dans une blague, une taquinerie, il y a toujours une vérité qui ne s'avoue pas, une pensée qui se camoufle. À cet âge, elle étudie au Collège du Vieux-Montréal (je m'excuse de ne pas utiliser le barbarisme cégep). Elle hésite encore entre les promesses. Il y a la ville et ses séductions et ses grandeurs et ses décadences. Il y a le bout du rang et sa solitude. Christiane a du talent. Elle est québécoise. Elle milite. Elle peut choisir. Elle a choisi. Elle a choisi la souveraineté. Non pas la souveraineté politique mais la sienne. Elle a épousé un chef-d'oeuvre abitibien; ils le sont presque tous. Elle a trois enfants. Ils ont bâti une maison. Eux-mêmes. Avec l'aide d'Hauris. Une maison qui augmente leur souveraineté. En épinettes rouges. Superbe. Pour ne dépendre que d'eux-mêmes. Qu'ils chauffent au bois. Plutôt que de le laisser pourrir. Plutôt que d'envoyer leurs armes en Arabie. Pour augmenter leurs maîtrises. Au prix

d'un effort. En vue du royaume.

Bien sûr, Hauris et Monique y sont pour beaucoup. Ils ont prêché par l'exemple. Je ne dirai pas leur autonomie. Il faudrait trop raconter. Du jardin au silo. De l'étable au grenier. Du chauffage au poulailler. Ils ont une idée du royaume. Et ils l'ont partagée. Ils ont vaincu la télévision. Ils ont réussi à imposer leur idée du royaume. À supplanter tous les royaumes proposés par les marchands de rêve. À faire entendre leur parole en dépit des musiques, de ce qu'on appelle les musiques de notre temps. À proposer un avenir plus alléchant que tous les présents de la consommation, une âme plus émouvante que les idoles.

Il y a aussi une troisième maison dans le rang. C'est Marcel sur la terre de ses parents. Hauris est aussi le maître à penser de Marcel. Il l'encourage. L'engage parfois. Lui donne des chances. Au lieu d'acheter chez Canadian Tire. Pour qu'il résiste. Pour qu'il réussisse. Il ne pense pas que son succès ait un sens, s'il n'est pas corroboré par celui de Marcel, s'il repose sur l'échec de Marcel. Ils sont de plus en plus souverains. De plus en plus autonomes. De plus en plus maîtres chez nous. À trois maisons. Trois maisons au bout du rang.

Et Hauris a décidé, cet automne, de défricher encore un bout de terre. Ailleurs le gouvernement plante. Des épinettes. Pour la C.I.P. Tandis que le boeuf nous vient de l'Ouest sur les trains du C.P. qui a demandé la promulgation d'une loi S-31. Pour protéger une souveraineté. La sienne. Pour dévorer la mince souveraineté d'Hauris. Car le prince ne tolère pas la liberté. Le riche n'accepte pas qu'on lui enlève ses pauvres. La puissance de l'un repose sur la faiblesse de l'autre. Sur sa morosité.

— **Peut-on dire de ce film qu'il est un**

constat d'échec?

— Si on veut. Il y a une complaisance morbide à nommer nos échecs. Je veux bien. Pour confirmer la morosité sans doute. Pour statuer sur l'impuissance. Pour trouver refuge dans la résignation. Mais, pour ma part, j'y trouve le contraire. Je constate le courage. Le génie. Un désir de souveraineté qui prend le boeuf par les cornes au lieu de se contenter d'une espérance. D'une espérance qu'on récuse parce qu'elle n'est pas accomplie. D'une espérance à laquelle on n'a pas mis l'épaule. C'est pourquoi je fais *L'Éloge de l'échec*.

Pour ma part, ce que j'ai cherché, trouvé en Abitibi, ce n'est pas la réussite. C'est le courage. L'humanité d'un grand courage. Et dans la conjoncture actuelle nous avons besoin de courage bien plus que de réussite. Nous avons besoin de raison d'espérer plus que d'espérance. Rien n'est plus facile que l'espérance. Ce que j'ai trouvé en Abitibi, par-dessus tout, au delà de la catastrophe évidente, lamentable, inacceptable, ce sont des hommes qui refusent l'échec. Parce qu'ils ont des raisons d'espérer. Et moins d'espérer que de vouloir. De se vouloir. Ils savent qu'il faut de la farine pour faire du pain. Ils savent qu'il faut un territoire et la possession d'un territoire pour faire un pays. Et ils prennent possession des trente arpents de l'avenir en commençant au premier arbre. Ils prennent possession du feu. Du bois. De l'habitation. Et ils savent qu'il ne faut pas s'arrêter. Qu'il ne faut pas compter sur les autres. Ils n'attendent pas de subvention pour approuver l'espérance, eux!

L'échec est là, bien sûr. Incontestable. Inacceptable. Mais non inexplicable. On a manqué de cohérence, d'unanimité. Guyenne a réussi sa conquête. Roquemaure et Rochebeaucourt ont réussi l'occupation du

territoire. On a oublié de les soutenir. De les ravitailler. De leur envoyer des munitions. Un jour, ils ont dû se rendre. Désarmés. Capituler devant les moulins à scie. Les compagnies de papier. Les gouvernements subventionnent l'argent. Ils ne subventionnent pas les hommes. Mais les hommes recommencent l'humanité. Le désir. À Guyenne, ils ont levé les morts. Debout les morts! Et ils ont refusé la défaite. Ils ont imaginé les serres de Guyenne menacées par la C.I.P. qui n'accepte pas que des petites gens occupent un territoire de l'argent... au lieu de se contenter de la peine. Et voilà pourquoi je fait l'éloge de l'échec. (*Possibles*, vol. 6, no 2) On ne se bat quand on est pauvre qu'avec les armes de la pauvreté. Toutefois il faut bien comprendre que l'Abitibi n'a pas exalté l'agriculture (qui tant effraie les gens de la culture) mais le royaume, n'a pas défendu la terre mais le territoire, n'a pas tant défriché un sol qu'affirmé une souveraineté. Et cet échec n'est pas un échec mais une preuve. La preuve qu'on ne sortira pas de la pauvreté par la pauvreté. Qu'on ne sortira pas de la dépendance par la boîte à lunch. De la peine par la peine. De l'aliénation par la dépendance. De l'illégitimité par la faiblesse.

Et qui veut comprendre ce que nous arrive, qu'il se donne seulement la peine de lire la boîte à lunch des Québécois. Qu'est-ce qu'on y trouve dans la boîte à lunch? Du fromage Kraft alors qu'hier encore tous les villages faisaient vivre une fromagerie, du ketchup Heinz qui n'arrive pas à la cheville de la sauce aux cinq fruits de nos mères, de la bière Molson dérisoire et qui nous mène bêtement aux urinoirs de la déchéance et enfin des billets pour aller au baseball applaudir des divinités que nous avons achetées aux Américains à prix d'or.

Et j'en passe. La boîte à lunch des travailleurs démontre l'aliénation des travailleurs. Mais qui est responsable, par omission, de cette aliénation sinon ceux qui, au lieu de combattre dans l'esprit, s'enferment dans une morosité qui trouve son fondement dans la résignation, dans la capitulation, sinon dans la collaboration.

Et pour comprendre telle morosité peut-être suffit-il d'ouvrir à son tour la boîte à lunch de l'intelligence. Qu'est-ce qu'on y trouve dans la boîte à lunch de la morosité? Les intellectuels sont aussi victimes de la mise en marché. Ils boivent, eux aussi, la Molson de l'intelligence. Ils méprisent assez facilement, eux aussi, le fromage villageois. Sans soupçonner que la culture n'a que fort peu à voir avec la lecture. Sans soupçonner que la culture est une conquête, l'occupation d'un territoire. Et nous avons patiemment attendu Cousteau pour nous parler d'un fleuve. Et nous avons cru au succès de Maria Chapdelaine. Et nous espérons le Goncourt pour nous justifier de prendre possession. Et Paris pour écouter Félix. La modernité, la vraie, si on écoute bien son discours, ne se propose pas elle-même mais une démarche du présent dans le réel. Une conquête. Un territoire. Chacun son territoire. De cultiver sa terre plutôt que de visiter celle des autres. De lire les hommes plutôt que les livres. De vivre dans un réel qu'on transforme plutôt qu'en touriste de la culture de pointe.

LE RETOUR A LA TERRE (1976)

— Ce film est sorti en 1976, mais il semble avoir été tourné en 1973, c'est-à-dire avant un *Royaume vous attend*. Comment expliquez-vous ce retard? — Quand nous tournons un film nous

avons une intuition. Que nous avons explorée ensemble, Bernard Gosselin et moi. Communiquée à un comité du programme. Budgetée. Comme si nous savions l'imprévu. Comme si nous savions d'avance ce qui doit arriver. En vérité, nous n'en savions rien. Nous partons à la recherche. Tourner un film, pour nous, c'est chercher dans le présent une réalité dispersée que nous prétendons rapailler par le montage. C'est le montage souvent qui trouve. Le tournage fouille, glane, rapaille, sans trop savoir où il va. Nous partons à l'aventure, en somme.

Et faut-il dire encore une fois que l'O.N.F. est peut-être le seul endroit au monde où des cinéastes obtiennent la liberté d'appliquer leur caméramage à la recherche d'un univers négligé sinon méprisé par l'imaginaire? Nous cherchons les hommes derrière les cowboys et l'humanité camouflée par John Wayne.

Mais, dans ce cas-là, on peut dire qu'on en fauchait grand. Nous cherchions un pays enfoui dans les ruines de son entreprise. Dans la désolation des maisons abandonnées, des granges déhanchées, des terres en friche, des mines patibulaires comme les squelettes d'une défaite qu'on ne s'est pas donné la peine d'ensevelir, des taudis, des clos écroulés, des cimetières de voitures autour des solages, comment retrouver le fil du grand discours, les miettes de l'épopée, l'espérance d'un avenir? Nous avons tourné durant plusieurs années dans toutes les directions. Tout est dispersé en Abitibi. Les gens sont isolés, éloignés les uns des autres. L'avenir est bureaucraté. La résistance solitaire. Le désespoir institutionnalisé. La fuite subventionnée. Nous avons suivi toutes sortes de pistes. Entendu tous les discours. Recueilli les images de l'espoir et du désespoir pour en tirer la trame et la chaîne d'un propos qui

n'était pas le nôtre.

Et c'est au montage que nous avons découvert les films. Que les films se sont démarqués. Comme d'eux-mêmes. En observant une logique à laquelle nous devons obéir. Dans un ordre qui n'avait rien à voir avec la chronologie du tournage. Nous avons donc fait ces films les uns après les autres. En épuisant les logiques. En reprenant les discours. En vérifiant les propos. En inventoriant les possibles.

Ce discours du *Retour à la terre* nous est apparu progressivement comme une contestation et une corroboration incessante du discours de la colonisation. Ce film n'était pas prémédité. Ni les autres ailleurs. Nous l'avons découvert dans le métrage. Au fur et à mesure.

— Vous avez habilement utilisé des scènes tournées par l'abbé Proulx. Cherchiez-vous, par ce montage, à montrer l'écart qu'il y a entre les images plutôt idylliques tournées de 1933 à 1936 et celles plus réalistes que vous nous offrez aujourd'hui?

— Il y a, au Québec, une tendance malade à récuser le passé, l'autre, l'espoir, tout ce qui oeuvre ou a oeuvré, au nom de l'observation impartiale, de l'intelligence lucide, de la raison raisonnable. Celui qui pense l'avenir. Celui qui examine le passé. Celui qui ne met pas la main à la pâte, celui-là il a toujours raison sur le pain. Alors que la réalité est toujours plus complexe. Alors que la défaite ou l'échec ne sont pas toujours dénués de circonstances. Plus qu'atténuantes.

Ce film nous l'avons fait pour disculper le retour à la terre et aussi son discours tant méprisé par l'intelligence qui n'a jamais labouré un arpent pour vivre ou survivre. Nous avons pris le discours un peu naïf (mais pas moins que la publicité de Molson) de l'abbé Proulx dans son

film *En Pays Neufs* et nous l'avons comparé avec le discours du présent, fort de l'expérience de l'échec. L'abbé Proulx faisait des films de propagande. Il enjolivait le tableau pour l'accréditer comme d'autres le dénigrent pour le réfuter. Il cherchait à persuader les gens comme d'autres aujourd'hui cherchent à les dissuader. Il cherchait à vendre une idée, un projet de conquête, une tentative de libération. Il proposait aux chômeurs de Montréal, privés de la sécurité de la boîte à lunch, d'abandonner une dépendance aléatoire pour aller conquérir une autonomie en colonisant l'Abitibi. Peut-être pourrait-on lui reprocher à lui et à tout le Québec d'hier et d'aujourd'hui de proposer seulement la terre (1930) ou la souveraineté (le référendum) en oubliant tous les autres territoires de l'économie, de la mise en marché, des mines, du bois, etc... etc... jusqu'à l'informatique dont parle Pierre Vallières avec tant d'émotion pour dénigrer tout le reste. Mais la terre importe au boeuf comme l'informatique aux satellites. Et l'homme ne vit pas seulement de logiciels.

Or donc le présent contredit ce discours idyllique et en même temps le corrobore. Le présent n'accuse pas la terre, le *beau présent d'argile*, mais la fuite, la misère, l'exploitation, la solitude, l'abandon à elle-même d'une population qui avait par ailleurs délogé l'ennemi, occupé en partie le territoire et qui était sur le point d'affirmer sa conquête. Le présent n'accuse pas la colonisation ni la terre. Tout le monde sait que le curé Labelle s'est fourvoyé. On ne cultive pas les montagnes. Et pourtant quelle richesse aujourd'hui dans ces montagnes. Mais où sont les colons du curé Labelle? En Abitibi, c'est encore pire. Les colons ont abandonné non seulement les autres richesses (mines,

forêts, etc) aux mains de la *grand'rue à Val d'Or* mais même les terres. Échec encore plus total. Moins justifié. Alors il faut chercher l'erreur ailleurs que dans le projet. Il ne faut pas accuser le projet qui profite aux autres... mais autre chose. Le discours de la colonisation, celui de Jean Lesage, celui de René Lévesque c'est un discours fondamental. Accuser le discours c'est s'en prendre à l'espérance, l'espérance de vivre. Celui qui ne sème pas ses sueurs a-t-il le droit d'accuser la terre? Ce film reconnaît la qualité du discours et il constate l'échec et propose d'en tirer les conclusions. Nous avons tenu un discours mais nous n'avons pas tenu la promesse. Nous avons réussi la conquête. Mais quelqu'un a repris le royaume. Nous avons rendu les armes au plus offrant. C'est ce que nous refusons d'admettre et nous accusons la terre et nous dénigrons l'espérance. Sur papier.

— Nous retrouvons Hauris Lalancette en pleine élection. Votre intention était-elle de le suivre au cours de sa campagne électorale comme candidat péquiste?

— Mon intention était de le suivre au cours de sa campagne électorale comme candidat. Qu'il ait brigué sous la bannière péquiste n'a pas beaucoup d'importance. Son parti c'est le Québec. Mon parti c'est le Québec. Ça peut paraître un peu mesquin. Il reste encore beaucoup trop à faire ici pour les hommes d'ici pour que j'arrive à me passionner pour le Basutoland ou le formalisme. Et le discours élémentaire et fondamental d'Hauris me passionnait. On peut fort bien laisser discourir les constitutionnalistes sur le droit de veto. Il y a des choses plus urgentes à faire. Les constitutions ne rendront jamais justice. Elles sanctionnent les rapports de force. Hauris cherche à donner aux hommes qui

l'entourent le goût de se vouloir au lieu de demander de l'assistance sociale. Il se place avant le politique. Là où les choses commencent. Dans la vie quotidienne. Au jour le jour. Il ne demande rien à personne. Pas même un pays. Il se propose de le faire. Et, s'il est élu, il ne propose à personne le paradis mais de se mettre à la tâche. D'agrandir le royaume. Il veut faire la guerre des tranchées. Recommencer la conquête. Arbre par arbre. Reprendre la cité perdue. Rue par rue. Métier par métier. Bien sûr, il ne sera pas élu. Il le sait. Et il ne veut pas être élu. Il veut un pays et le conquérir. C'est cette philosophie là qui m'intéressait et elle n'est pas péquiste. Hélas! Elle était peut-être créditiste dans les débuts du mouvement auquel Hauris a participé longtemps. Mais eux aussi ils ont voulu être élus et ils ont abandonné le courage pour les promesses faciles. Ils ont gagné des élections mais ils ont perdu leur véritable motivation. Les promesses ne servent qu'à nourrir les prêtres et les politiciens. Et les hommes en changent. Car ils ne veulent pas vivre mais espérer. C'est pourquoi ils vont au cinéma. Mais Hauris, lui, s'intéresse à la vie. Il n'a ni théorie ni fable à proposer. Il ne prétend convertir les hommes qu'à eux-mêmes, à leur propre désir, au royaume de leurs mains. Il propose à l'homme de se prendre en main. On ne le battra pas lorsque la promesse sera usée, car il ne sera jamais élu. Drôle de campagne électorale où le candidat, au lieu de promesse, suggère aux morts de se lever. D'abandonner le bien-être social. De refuser l'assurance-chômage. De dédaigner le salaire. Et recommencer le pain au labour. Sinon, affirme-t-il, vous serez prisonniers du travail... du profit des autres qui disposeront de vous selon leur complaisance et leurs intérêts. Il ne sera pas élu et pour-

tant... pourtant il n'y a pas d'autres chemins... pourtant il faut détruire Carthage... et il faut le dire au monde. Hauris s'est présenté pour faire *passer ce message*. À tout le monde. Autant dans les villes minières que dans les villages agricoles. En sorte que nous pouvions, en le suivant de Normétal à Vassan, nous pouvions faire le tour des problèmes des *Gens d'Abitibi*. Une sorte d'anthologie des courages et des échecs. Et une philosophie du courage et de l'échec. Dans une langue oratoire étonnante. Tout le génie de Caouette et de Samson dans la langue imagée de l'Abitibi qui n'a pas perdu sa candeur sur les bancs des parlements. Et surtout un discours qui ne faisait aucune concession à l'électoratisme. Un discours qui engageait les morts, qui proposait aux mineurs de reprendre les mines, aux assistés sociaux de reprendre la hache, aux consommateurs de produire des biens, à toute l'Abitibi de se recommencer à zéro, de réussir enfin pour

se libérer et non se libérer pour réussir. Devinant, bien avant la morosité, que la souveraineté n'est pas d'abord politique. Et refusant de fuir et de mépriser le bout du rang, le pur et simple désir de conquête. Refusant de fuir vers la Floride ou la morosité.

Et, pour bien comprendre l'impérieuse nécessité, prenons l'exemple des Indiens et de leurs rapports avec l'honorable Hudson's Bay. La compagnie, en toute innocence et légitimité, a ouvert des postes de traite au bout du monde. Non sans courage de la part des gérants (souvent Acadiens) isolés dans le froid et l'espace. Mais eux aussi ils étaient mercenaires comme les présidents francophones de certaines multinationales. Inféodés. On ne peut leur en vouloir. Ils gagnaient leur croûte et parfois leur beurre. Au nom de la compagnie, ils ont bien nourri (enfin plus ou moins bien) et entraîné le chien de traîneau à la condition du collier. Ils ont acheté la fourrure en échange de la nourri-

Hauris dans son royaume



ture et des munitions. Rien n'est plus normal, me direz-vous. C'est le propre des échanges. La loi du marché. Il fallait savoir profiter de cette force de travail qui ne rapportait rien à personne. Les Indiens au fond perdaient trop de temps à vivre. On leur a facilité la vie pour libérer un temps précieux. Si au lieu de passer leur vie à vivre ils allaient chasser la fourrure? En échange, la Compagnie leur donne la nourriture et les armes. Le temps précieux enrichit la Compagnie. Les Indiens continuent à vivre. Peut-être même un peu mieux qu'avant au fur et à mesure. Mais ils perdent toute maîtrise sur la vie. Ils ne travaillent qu'à enrichir la Compagnie. Ils échangent leur travail contre la vie. Toute la vie leur est dispensée par la Compagnie. C'est la Compagnie qui choisit leur vie. C'est la Compagnie qui choisit leur philosophie. Car les marchandises déterminent une indépendance et des comportements. Le salaire confirme leur dépendance. Ils n'arrivent pas à s'en sortir. Trois siècles plus tard, ils sont peut-être plus confortables mais moins riches. En moins bonne posture. Ils n'ont plus de choix. Ils poursuivent des marchandises, des promesses. Ils n'ont plus le courage de se reprendre. Eux aussi réclament une souveraineté théorique. Pendant ce temps, l'honorable compagnie exerce une souveraineté de fait. Échangeant toujours le temps précieux du travail contre un salaire qu'elle reprend de l'autre main en échange de quelques miroirs. Elle capitalise. Augmente sa souveraineté. Et elle agit de la même façon sur les Québécois et sur la consommation des Québécois. Énorme marché de dupes. Le commerce c'est la conquête, c'est le vol, c'est le champignon sur l'arbre, c'est le parasite qui dérobe le temps précieux ne laissant à l'arbre que ce qu'il faut pour survivre. Le

dépouillant de sa souveraineté.

Hauris a fort bien compris l'enjeu, même s'il n'a pas trouvé toutes les solutions. Ce discours me paraissait prophétique. Les prophètes ne se font pas élire. Il leur arrive de se faire entendre. J'ai voulu faire entendre ce discours plus souverain que toutes les promesses. Il n'a pas été diffusé. Comme par hasard. Il ne faut pas que les Indiens comprennent que leur travail depuis trois siècles a servi à enrichir les autres. Qu'ils ont été conquis parce qu'ils ont consenti à la dépendance des boîtes à lunch. Parce qu'ils ont acheté leur boeuf de l'Ouest au lieu de labourer le présent. Parce qu'ils mangent le pain de la Baie, le pain anglais. Parce qu'ils ne se sont pas rendus compte que l'ennemi avait détourné le travail à son avantage, qu'il n'y a pas de culture sans richesse, qu'il n'y a pas de civilisation sans richesse, pas de souveraineté sans richesse. Et qu'il faut reconquérir le temps précieux. Et qu'il faut se donner de la peine au lieu d'échanger sa peine contre un salaire...

Et il m'est apparu incroyable que ce discours réaliste et poétique à la fois, ce discours qui ne demande pas la souveraineté mais propose de la conquérir, ce discours de la lucidité ce soit un homme du bout du rang qui le tienne tandis que tant d'hommes de plumes se désistent du courage pour fréquenter la morosité des belles âmes qui nous écrivent des lettres de Californie (ce qui n'est pas un crime) pour ne pas avoir à répondre de l'Abitibi éventrée. Pour éviter la question.

— **Votre film se termine encore avec le transport d'une maison. Pourquoi cette insistance?**

— Parce que les intellectuels, en particulier, refusent de comprendre la tragique réalité. D'assumer le tragique. Le discours propose le courage.

La réalité expose la défaite. La déroute. La fuite. Et il est plus facile de montrer une maison qui s'expatrie qu'une intelligence qui capitule. Mais c'est la morosité qui m'exaspère. Ceux qui ont déroqué le courage. Ceux qui ont voté *oui* mais n'ont jamais cessé de vivre *non* et s'étonnent que rien n'arrive et quittent les premiers le navire comme qui vous savez... et cherchent ailleurs une modernité qui n'est jamais qu'une mode au lieu de construire la maison collective, la cohérence sociale, la reconquête du travail, la libération du travail. Au lieu d'être au monde, ils préfèrent être à la mode. Copier ceux qui possèdent le pays qu'ils n'ont pas le courage de vouloir. Les buveurs de scotch demandent aux autres de conquérir. Et ils refusent d'admettre l'état de guerre. Ils ouvrent toutes grandes les poternes de l'économie. Ils vont remettre en Floride les armes de la conquête. Or, l'ennemi c'est le commerce, l'économie. Et il n'y a pas d'économie sans économie. La consommation c'est l'économie des autres. Et il s'agit de sortir de l'espérance facile pour rentrer dans le concret d'une guerre implacable dans le réel d'une action globale et consciente. La culture commence avec le pain quotidien et non pas avec les romantiques allemands. Résister au lieu de se résigner... de se désister comme ils le font tous par les temps qui courent.

Une maison fuit, cherchant ailleurs la sécurité des boîtes à lunch. Ce qui est légitime. Une maison s'en va, cherche un bon endroit pour boire sa bière, pour regarder le baseball, pour ne pas se libérer. C'est le plein droit des maisons en détresse. Mais un silence complice dans les salons qui boivent du scotch m'indispose. M'exaspère.

— **Votre film *Le Retour à la terre***

semble être un hommage à l'oeuvre du pionnier qu'était l'abbé Proulx, cinéaste. Ses images sont émouvantes de précision et de qualité. Êtes-vous d'accord?

— Peut-être bien que l'abbé Proulx ne faisait pas de cinéma. De ce cinéma qui nous prive de notre réalité pour nous plonger dans l'imaginaire, et surtout l'imaginaire des autres. Je ne récus pas la fiction pour autant, même si elle ne nourrit pas ma conscience. Mais il m'importe que le cinéma me propose autre chose que le destin des idoles, un destin qui n'a pas trop à voir avec la dernière extrémité de l'homme du bout du rang. Et si nous oublions de le soutenir, le bateau fera eau par cette fissure du bout du rang et bientôt de toutes parts. L'abbé Proulx s'est inquiété du bout du rang. C'est son grand mérite à mes yeux. Mes yeux ne sont pas cinéphilites. L'abbé Proulx ne faisait pas de cinéma-cinéma. Il faisait à sa manière *La Ligne générale* qui tant passionne les cinéphiles. Il se passionnait pour le destin des hommes et d'une conquête. Personne depuis n'a déploré le désastre, ni envoyé de renfort. Il tenait le discours d'un destin. D'une conquête. Il ne racontait pas une fable. Il ne fabriquait pas du rêve. Je n'ai rien (ou presque) contre le rêve. Mais il faudrait en sortir pour prendre pied dans la réalité. Un jour! Enfin! C'est ce qu'*En Pays Neufs* propose aux hommes. C'est le propos de *La Ligne générale* d'Eisenstein, messieurs les intellectuels. Mais ils ne s'en rendent pas compte.

Quand j'emprunte, à mon tour, les images de l'abbé Proulx, c'est pour comparer le discours de la colonisation et celui de la déroute, le discours du passé et celui du présent. Je cherche une logique entre les discours. Je découvre que ceux qui n'ont pas capitulé tiennent, en d'autres mots, à la

même conquête, soutiennent le même projet, approuvent la même terre. Je découvre que ceux qui abandonnent admettent leur épuiement, mais n'accusent pas le projet abitibien, ne contredisent pas le discours de l'abbé Proulx. Je cite l'abbé Proulx et Hauris et Monique et tant d'autres. Parce qu'ils en savent plus long sur ma réalité, la seule que je puisse transformer en poème ou en pays, que Marguerite Duras ou Novalis. Encore une fois je ne méprise pas la culture des livres. Mais j'en veux à ceux qui méprisent ma réalité (et plus elle est triviale et quétaïne, plus j'en veux au mépris qui fait du Chili ou du Cambodge son combat) au nom des livres. Parce qu'ils refusent de lire les hommes. Parce qu'ils finissent par tenir le discours des autres. S'inventer c'est la seule création. Tout le reste n'est que dillettantisme. Et qu'on ne m'apporte pas l'argument de l'échec. Car, comme disait Didier Dufour, il faut gagner ou perdre. Et entre les deux il y a la résignation et l'assimilation lente. Il ne suffit pas d'espérer. Nous

avons trop attendu le Messie! La délivrance! Les trois navires! Rien ne nous arrivera sans nous. Il faudra bien, un jour, défroquer toutes les espérances faciles de l'imaginaire pour enfin prendre le collier, s'atteler à la tâche de conquérir, écrire le grand poème d'une conquête. Hubert Aquin a parlé de la grande fatigue des intellectuels. Par politesse sans doute. Car il me semble plutôt qu'il s'agisse de lâcheté. Les intellectuels méprisent le courage des petites gens pour n'avoir pas à l'exercer. Au lieu de précéder l'avenir des hommes, ils dénigrent leur passé. Mais ils oublient que ce passé difficile n'est pas autre chose que la substance même de leur extrême fatigue. Je veux bien qu'il y ait une fatigue. Mais s'abandonner à la fatigue cela se nomme la lâcheté dans tous les livres. Mais dans les livres on s'identifie aux héros pour mieux se désister de la réalité. Ils méprisent la réalité du haut de leur seigneurie d'emprunt. Pour n'avoir pas à y prendre part. Pour ne pas reconnaître qu'ils ne sont pas les héros qu'Aquin sou-

En Pays Neufs de Maurice Proulx



haitait. Non sans maladresse. La clandestinité qu'Aquin proposait était à vrai dire naïve. Il voulait jouer au héros. Il se prenait pour l'Étranger. Il n'est pas facile de sortir de l'imaginaire pour réintégrer le réel. Il l'a tenté. D'autres cherchent refuge dans l'imaginaire. Celui des autres. Il n'est pas étonnant qu'ils produisent de la morosité. Ils sont déracinés. Ils habitent l'écriture. Ils imitent Eisenstein au lieu de faire comme lui. Au lieu de faire comme l'abbé Proulx. Au lieu de s'investir dans le vivant des hommes d'ici.

LE GOÛT DE LA FARINE (1977)

— Saint-Augustin est-il un village où les Blancs exploitent systématiquement les Indiens?

— J'ai accusé l'honorable Compagnie d'avoir exploité la peine des Indiens pour s'enrichir sans véritable réciprocité. C'est le prédateur évident. Celui qui ne se donne même pas la peine de se justifier. Aussi bien ce film, *Le Goût de la farine*, ne cherche pas à dénoncer celui qui se reconnaît coupable. L'énorme culpabilité de la conquête et du commerce.

Au contraire, nous avons voulu faire... ou plutôt nous avons fait (car on s'en est rendu compte au montage) un film sur les prédateurs qui fabriquent la bonne conscience facile. Du curé au cinéaste, chacun accusant l'autre du crime de prédation. J'ai montré ce film aux musées des Arts et Traditions populaires de Paris à des anthropologues, sociologues et autres bouledogues. L'un deux (un seul) m'a demandé pourquoi j'avais donné une place au curé, ce démon surnois du colonialisme, dans un film sur les Indiens. Il fallait l'exclure, le biffer de la réalité indienne...

même s'il y occupe une place importante. Même si les anthropologues, du moins ceux qui ne parlent pas la langue, intercedent sa médiation. Alors pourquoi supprimer le curé puisque j'introduisais l'anthropologue, le linguiste, l'archéologue et le touriste bienveillant. D'ailleurs, tout le monde est bienveillant à l'égard des Indiens. Pour avoir une belle âme. Mais les bienveillances ne cessent de s'accuser réciproquement de malveillance. Et c'est un peu ce qui m'a passionné, ce discours de la vérité qui prétend pouvoir dicter un avenir à l'Indien surtout quand on le compare au discours de l'Indien.

Donc tous les prédateurs, dont le cinéaste. Tous ceux qui vont chercher là une subsistance ou une bonne conscience et la réalité. La confrontation des mondes. En vérité, en tant que cinéaste, je dénonçais mes intermédiaires, mes informateurs, mes révélateurs. Et si Joveneau était là, missionnaire bien sûr et il joue son rôle de missionnaire comme le cinéaste joue son rôle de cinéaste, c'est qu'il est d'abord l'interprète de la communauté, le relais indispensable entre le monde blanc et les Indiens mais surtout parce qu'il est le seul à vivre douze mois par année avec eux. Et depuis trente ans. Il ne revient pas passer l'hiver dans le confort intellectuel et physique de l'université et de la grande ville. Ce qu'il a éprouvé de la réalité indienne, nul d'entre nous ne le connaît. Son témoignage en vaut bien un autre. Surtout s'il s'agit d'Alexis Joveneau. Et je n'ai pas de parti pris ni pour ni contre le missionnaire. Son discours le dénoncera s'il y a lieu. Dans le cas d'Alexis je n'ai pas à rougir de son discours.

En vérité, le film ne prétend pas donner raison à quelqu'un. En tant que cinéaste je n'ai compris au bout du compte que la complexité

de la situation. On idéalise facilement la culture indienne et son destin forestier. Ce film met un peu tout le monde en contradiction avec la réalité. Cela n'est pas du tout confortable. Le théoricien n'accepte pas facilement de sacrifier sa bonne conscience. Le film ne donne raison à personne. Et je suis gré à tous les participants d'avoir consenti à cette épreuve. Je ne sais pas très bien comment ils s'en tirent aujourd'hui de l'expérience. Pour ma part, j'en conclus qu'il n'y a pas de vérité qui nous déculpabilise, ni faute qui nous incrimine. J'ai fait part de ma réflexion sur ce sujet dans un article intitulé *Du droit de regarder les autres* (*Possibles*, vol. 1 no 3 / 4). En toute humilité, je reconnais mon impuissance à tirer des conclusions hâtives et inéluctables. J'aime croire qu'on peut tirer de ce film une semblable conclusion.

Il ne suffit pas de proposer, en effet, la chasse aux Indiens pour résoudre l'indianité car la chasse ne leur rendra pas une souveraineté perdue. Car la chasse n'est plus un mode de vie de notre temps. Et je ne propose pas plus la chasse à l'Indien que le retour à la terre aux Québécois. L'Indien d'ailleurs refuse la chasse pour le chèque comme nous refusons la terre pour la boîte à lunch. Je propose de nouvelles maîtrises. Une souveraineté de fait sur la vie. Personne ne retournera vivre sous la tente quand il y a des maisons. Les tracteurs ont remplacé les chevaux. Les Montagnais ne retourneront pas au Mouchouanipi, au pays de la Terre sans arbre, ni les Québécois à la terre laborieuse d'autrefois. Les maîtrises dont ces peuples ont besoin ne sont pas derrière eux, même s'ils peuvent y puiser une certaine idée d'eux-mêmes. Des raisons de se vouloir. Et ces raisons de se vouloir leur dicteront des voies nouvelles. Cependant que nous

LE GOÛT DE LA FARINE

(1977)

St-Augustin est-il un village où
les Blancs exploitent systématiquement
les Indiens ?

J'ai accusé l'^{de} Honorable Compagnie d'avoir exploité
la peine des Indiens pour s'enrichir sans véritable
réciprocité. C'est le prédateur évident. Celui qui ne
se donne même pas la peine de se justifier. Aussi
bien le film, Le Goût de la Farine, ne cherche pas à dénon-
cer celui qui se reconnaît coupable. L'énorme cul-
tibilité de la conquête et du commerce.

Au contraire, nous avons voulu faire ... ou plutôt nous
avons fait (car ^{on} s'en est rendu compte au montage) un
film sur les prédateurs qui pratiquent la bonne
conscience facile. Du surréaliste au cinéaste, chacun accu-
sant l'autre du crime de prédation. J'ai montré ce
film aux musées des Arts et Traditions Populaires



Alexis Joveneau et ses paroissiens

vivons confortablement de l'intérêt que nous leur portons. Du cinéaste au missionnaire. Comme tant de gens ici au Québec vivent du cinéma sans en faire tandis que le cinéma tire la langue. La prédation et le parasitage sont des formes sociales. Une façon de vivre des hommes entre eux. Qui ne m'étonne pas outre mesure. Je ne me scandalise pas que le vendeur d'automobiles vende une voiture à l'Indien même s'il n'y a que quelques kilomètres de route autour de son village. Le problème est ailleurs, il me semble. Tellement difficile à énoncer parce que, pour l'instant, insoluble. La bonne volonté s'y casse les dents. Et les bonnes volontés s'accusent réciproquement de prédation. La vérité n'est pas facile à trouver quand elle n'a de réalité que dans l'histoire. Celui qui théorise l'avenir ne le voit pas venir.

— **Les Indiens ont-ils été chassés de leurs terres ou ont-ils délibérément**

préférent une vie plus sédentaire?

— À cette question, il n'y a pas de réponse objective. Des millions de motivations, souvent petites, mesquines ou nécessaires, ont entraîné les nouveaux comportements. Ensuite le présent interprète l'histoire à la lumière du présent. En choisissant les coupables. En visant une cible. L'exercice me paraît stérile et fastidieux. Bien sûr, il faut peut-être justifier les résultats. En vérité, si on peut dire, le résultat est une conséquence des rapports de force. D'une inégalité fondamentale qui ne peut être résolue par les bonnes intentions.

Depuis Jacques Cartier. Depuis toujours le négoce est le premier rapport entre des populations qui se rencontrent. Depuis Cartier on négocie avec des miroirs. Ils ont voulu des miroirs. Nous avons voulu des fourrures. Les miroirs (l'imaginaire des autres est un miroir) ont augmenté la vulnérabilité des alouettes. La four-

rure a augmenté la souveraineté des marchands. C'est un marché de dupes. Nous possédons ce qu'ils n'ont pas et, par ce subterfuge, nous les dépossédons. Mais ils ont consenti aux miroirs. Comme nous consentons aux images. Est-ce qu'on peut en vouloir aux Américains de nous vendre leur comédie musicale, leurs images? Est-ce qu'on peut en vouloir aux Indiens de vouloir des images? De se laisser déposséder par des images? Au point de récuser leur propre réalité. D'être encouragés par leurs chefs à délaisser les vieux mythes fondateurs pour se réinvestir totalement dans la fiction des autres? De refuser leurs images? Leur culture. Leur mince patrimoine. Au profit des marchands de miroirs?

Qui est coupable de l'aliénation? Le miroir? Le désir du miroir? Le marchand de miroirs? Et pour se libérer l'Indien ne peut pas retourner à la faiblesse de l'arc et des flèches. Il lui faut donc rattraper le train. Reconquérir la force. Et on ne peut pas demander au train de s'arrêter. Pour nous attendre. Pour les attendre. Nous avons consenti à la dépendance parce qu'il est impossible de refuser le skidou, la toile de canot, les armes à feu, l'informatique. Mais ils ont en conséquence abandonné la marche, la raquette, l'écorce, l'arc et les flèches. « *Ils ont perdu l'usage de l'arc et des flèches* » (Jérémie, 1720). Non sans raison. Leurs technologies étaient moins efficaces. Mais ils n'ont pas réussi à conquérir les technologies des autres. Il n'est pas facile, pour une société aussi faible démographiquement, aussi dispersée géographiquement, de s'emparer d'un progrès qui représente un saut technologique de milliers d'années. En 1534, ils en étaient à l'âge de pierre. Ils ont désiré l'âge du mousquet ou de l'arquebuse. Ils en ont perdu l'usage. Ils ont acquis

la dépendance. Volontairement? On ne peut pas dire que la lune a consenti à tourner autour de la terre. On ne peut pas accuser la terre de ne pas libérer la lune. Les rapports de masse obéissent aux lois de la physique. Les rapports entre les hommes obéissent à la loi du plus fort. Nous sommes dans un semblable état d'aliénation mais peut-être un peu mieux armés démographiquement et technologiquement pour résister. Pour conquérir. À moins de préférer la morosité.

Bien sûr, nous n'avons pas voulu la dépendance mais la consommation et la boîte à lunch qui dissimulaient le collier. L'Indien n'a pas non plus consenti à la sédentarisation, mais il a désiré les armes à feu et la farine. S'agit-il d'une fatalité irréversible? Sommes-nous susceptibles d'accéder au présent? Je ne connais pas la réponse ni personne mais l'histoire. Il reste que l'histoire n'est pas une justice ni ne se donne à celui qui se résigne. Les chefs indiens dans le contexte actuel résistent mieux et ont plus de courage que les intellectuels québécois. Et je n'en tire aucune fierté.

— **Que représente l'inauguration d'un camp de bois rond sur la rivière Coucouchou par les Indiens de la Romaine?**

— Un symbole. La rivière Coucouchou, c'est l'ancien territoire de chasse. Ils rêvent de reconquérir le territoire et leur culture. De reprendre possession de la terre des ancêtres. C'est leur rêve. Rêve entretenu par le missionnaire qui appuie toutes leurs revendications. Rêve aussi de l'anthropologue qui diffuse une indianité modèle et sans reproche. Presque inaccessible. Et l'Indien cherche à réaliser son rêve, peut-être un peu trop grand pour lui. Pour l'instant. Et il construit un camp en bois rond sur la rivière Coucouchou pour exprimer son espérance. Car où est sa souve-

raineté? Dans le territoire où il construit un camp en bois rond que le missionnaire s'apprête à bénir? Ou dans la conquête d'un minimum d'autonomie? Le territoire restera toujours la propriété de celui qui parviendra à l'exploiter. Et l'Indien comme le Québécois finira par aboutir dans les boîtes à lunch et les casques de sécurité de l'Iron Ore.

Mais le camp est surtout un symbole. Comme une croix qu'on plante. Une façon de formuler une volonté. Un peu comme une ceinture fléchée. Alexis Joveneau donne raison à l'Indien de toutes ses défaites et tort au Blanc de toutes ses conquêtes. C'est peut-être une façon un peu naïve d'analyser la situation. Mais c'est aussi une façon courageuse. Une défense d'avocat qui refuse l'état des choses. Et qui cherche moins à persuader les Blancs de rendre justice que de convaincre l'Indien de se prendre en main, par tous les moyens de persuasion. Par la mémoire. Par le défi. Par la tradition en bois rond. Il lui propose un royaume. Peut-être bien que la tâche est trop lourde. Peut-être qu'ils devront longtemps encore s'en tenir aux discours et aux symboles. Avant de passer aux actes. Le discours prépare les hommes à prendre fait et cause. Nous en sommes là au Québec. La situation réclame la prise en charge. L'avènement du courage. Que nous quittions enfin le discours pour passer aux actes. Peut-être est-ce là une éventualité qui en effraie plusieurs. Et ils dénigrent la parole pour ne pas avoir à passer à l'acte.

Une légitimité n'est jamais que lettre morte. Jamais une Société des Nations ne parviendra à faire respecter le droit. La seule légitimité c'est la force. Je ne veux plus me raconter d'histoire ni à propos des Indiens ni à propos du Québec. Et pour que la souveraineté devienne possible, il faut

d'abord conquérir la force de l'exercer. Le camp en bois rond est encore un discours sur la souveraineté. Discours légitime s'il en est. Mais qui ne prouve qu'une intention. Qui énonce une promesse. Qui attend une délivrance et non un messie. Qui espère qu'enfin nous passerons de la parole aux actes. La grande épreuve du courage. L'euphorie des promesses sans engagement est passée. Il ne reste plus qu'à faire ses preuves. Les désistements sont nombreux. Les intellectuels s'excusent. Celui-ci a deux paires de boeufs à soigner. Celui-là poursuit les démons de Castaneda ou la solitude de Marquez. Rien n'est plus légitime qu'une bonne excuse. Même pour se défilier.

— **Que penser de la proposition de Didier de confier aux Indiens « la police de l'écologie »**

— Encore un mythe à la Cousteau. Encore une projection blanche. Le mythe du bon sauvage que l'Indien n'arrive pas à endosser. Rien n'est plus injuste que le mythe du Blanc prédateur et de l'Indien écologiste. Les Indiens ont des mythes protecteurs de la faune et de la flore, comme nous avons des lois de la chasse. Dans le même but très louable d'éduquer le chasseur, de lui enseigner à ne pas abuser de sa force, de sa chance. Pour protéger le gibier. Pour en laisser pour les autres. Nous respectons nos lois ou non. Il y a toutes sortes de chasseurs blancs. Et il y a même chez les Blancs des protecteurs inconditionnels qui non seulement ne tuent pas mais voudraient qu'on arrête ce qu'ils appellent abusivement le massacre. Les Indiens ont des comportements similaires, sauf qu'il ne leur viendrait pas à l'idée d'empêcher la chasse. Ils ont même prévu des punitions dans leurs mythes contre ceux qui ne respectent pas la loi. Comme nous avons nos amendes. Mais, croyez-moi, les amen-

des sont plus efficaces contre les braconniers de toutes les couleurs que les mythes. Du moins à notre époque.

Penser que l'Indien possède un gène écologique va contre tout ce qu'on connaît. À moins de nier l'évidence. Je comprends que les avocats refusent de plaider coupables. D'ailleurs, croyez-moi, je ne leur lancerai pas la première pierre. Le braconnage n'est un crime que parce qu'il existe une loi. L'abus n'est pas facile à mesurer en fonction des besoins. La

tence du monofilament, de la corde, de la chaîne, etc. L'Indien a vécu traditionnellement dans une société de pénurie et il empruntait à l'animal tout ce qu'il ne savait pas fabriquer. Maintenant il agit autrement. Et quand il y aura des raquettes en plastique, il ne se donnera plus la peine de fabriquer la babiche: déjà il l'achète. Les comportements sont fonctions des économies.

Mais ils ont aussi le sens de l'opulence quand ils sont en présence

ne faut pas avoir peur des mouches.

De plus, la chasse vivrière n'entraîne pas les mêmes comportements que la chasse sportive. Les Blancs ne chassent plus pour manger. Les Indiens de moins en moins. Mais si on veut juger des sociétés et les comparer, je dirais que les Blancs ont pour l'instant beaucoup plus de préoccupations écologiques et pour cause, leur société est beaucoup plus polluante. Mais quand on regarde un village indien on peut se demander comment ils parviendraient à vivre dans les villes. Ils n'ont pas encore transformé la propreté forestière de la transhumance pour la sédentariser. Chaque société progresse au fur et à mesure des besoins. Mais proposer la police écologique de l'univers à une société amérindienne relève de la notion rousseauiste du bon sauvage. Il n'y a pas plus de bon sauvage que de bon blanc. Et pour l'instant il est incontestable que l'Indien ne possède pas les connaissances nécessaires pour planifier les récoltes et préserver l'environnement.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Indiens polluent moins dans la mesure où ils sont moins nombreux. Mais, par ailleurs, je crois qu'individuellement et dans la mesure de leurs moyens, ils polluent davantage l'environnement parce qu'ils sont moins conscients du problème. Il est évident qu'une canette jetée sur la rivière Coucouchou entre le golfe et le Labrador ne semble pas une menace pour la belle sauvagerie de la taïga.

— Le goût de la farine a-t-il détourné les Indiens de la chasse et, en conséquence du goût du caribou, du lièvre, du porc-épic...

— Ils ont encore le goût de la chasse. Et le goût de la viande du bois. Du moins ceux qui l'ont connu. Mais ils n'ont plus envie de chasser. Ils n'ont plus envie du froid. Ils n'ont plus



Simon Mistinapéo, de Saint-Augustin

dilapidation peut devenir une nécessité. L'Indien tuait mille caribous à l'automne pour l'hiver. Je ne songe pas à juger de tous les gestes. Et j'admets tout de suite que l'Indien se fait un point d'honneur d'utiliser toutes les parties de l'animal. Du moins dans sa tradition. Cela répondait à une nécessité qui a disparu. Ils n'utilisent plus les boyaux pour en faire des cordages depuis qu'ils connaissent l'exis-

de la richesse. Et de la qualité en présence de l'abondance. J'ai vu des Indiens jeter des truites grises énormes sous prétexte qu'elles étaient trop maigres. Nous ne nous rendions pas compte de la différence. Ils ont le sens de la qualité. Ils savent préparer la viande, d'une manière qui nous étonne. Et manger à la table amérindienne c'est une aventure qu'aucun restaurant ne surpassera. Bien sûr, il

envie de la faim. Et ils ne le cachent pas. Et les enfants préfèrent les villages et la farine. Jean-Baptiste Lalo, qui est chef à La Romaine, m'explique comment les choses ont changé depuis trente ans dans son village.

Moi j'aimerais retourner à l'intérieur des terres mais j'ai six enfants qui ne veulent pas retourner à l'intérieur des terres.

Si on partait pour l'intérieur des terres nos enfants nous ramèneraient ici au large au village.

Il y a même des enfants dont le père est un grand chasseur qui ne mangent pas de castor.

Ils sont gaspillés par les maisons chaudes et ils ne veulent plus dormir dans les tentes froides.

En forêt... à la chasse... les enfants se souviennent du coca-cola... du chocolat... et de tout ce qu'il y a sur les tablettes du magasin où il y a de la farine.

Et il veut revenir au magasin où il y a la farine.

Je dois donc aller là où mon enfant veut vivre.

C'est ce que me racontait Jean-Baptiste Lalo qui se désespérait un peu de ne plus pouvoir donner à l'Indien le goût de la viande du bois. Et pourtant ils auraient de bonnes raisons de fuir le village et le magasin comme la raconte Mahinoësche:

Moi je préfère vivre au pays du caribou plutôt qu'au pays de la bière.

Car la farine est devenue le chocolat pour les enfants... et la bière pour les hommes... et ils dépendent du magasin où il y a de la farine pour se procurer la bière et le chocolat. Ils ne peuvent pas choisir leur destin à cause de la bière et du chocolat. C'est du moins ce qu'ils disent pour expliquer ce qui se passe. Il y a peut-être d'autres raisons plus profondes qu'ils taisent, qu'ils se taisent. Noah, au

Mouchouahipi, me racontait les grandes chasses d'autrefois, fièrement, et il exprimait une grande nostalgie pour ce temps des pères et je lui demandais pourquoi ils avaient abandonné le pays de la terre sans arbre. Il m'a répondu qu'ils ne voulaient plus revenir là où autrefois les Indiens avaient connu la famine. Et la mort de faim. À cause du caribou qui avait changé ses routes de migration. Une vieille peur séculaire. Une triste mémoire les retient à l'abri des magasins où il y a la farine. Or, j'ai appris, il y a quelques années, que les Indiens de La Romaine qui avaient cessé de passer l'hiver en forêt il y a une vingtaine d'années, depuis qu'on leur avait construit des maisons, y retournaient maintenant. Comme on construit un camp en bois rond. En dépit de la bière et du chocolat. Comme dans de grandes vacances de chasse et de neige. Et je me suis demandé pourquoi. On m'a répondu que c'était à cause des radios-téléphone. Je n'ai pas bien compris tout de suite. J'ai posé d'autres questions. On m'a dit qu'ils n'avaient plus peur du froid. Et j'ai fini par comprendre ce qui s'était passé tout doucement dans leur esprit. Quand on a commencé à construire des maisons, il n'y en avait pas pour tout le monde. Les familles qui n'avaient pas de maison passaient l'hiver à l'intérieur des terres et revenaient l'été pour les échanges. Le commerce. Le négoce dont ils ont besoin eux aussi. Mais au retour ils se rendaient compte que les familles qui passaient l'hiver sous la tente perdaient des enfants tandis que celles qui restaient près du dispensaire dans des maisons n'en perdaient pas. Alors ils n'ont plus voulu passer l'hiver à l'intérieur des terres, sous la tente, pour ne pas perdre d'enfant. Pour ne pas mourir de froid, en somme. Or maintenant, grâce au radio-téléphone, on peut

faire venir l'avion si un enfant est malade. On ne choisit pas la chasse avant la vie. La culture de la chasse est encore possible. Parfois. En dépit de la bière. Mais je ne crois pas que les Indiens y fondent un avenir. D'ailleurs, la chasse ressemble à une forme archaïque de retour à la terre. Elle n'aura de sens que si elle est modernisée. Que si elle permet aux Indiens non pas de subsister mais d'acquérir un certain pouvoir. Une collectivité ne peut pas impunément se *bucoliser* à notre époque. Il reste que le goût du caribou peut subsister en dehors de la métaphore culturelle. Il a son fondement dans une gastronomie qui risque d'être occultée, comme la nôtre, par le Petit Colonel. Un jour, peut-être, ils se rendront compte que la culture c'est le caribou qu'ils cuisent et non le « *bon poulet* » qu'ils consomment, que la culture c'est l'Abitibi et son courage avant le Chili ou les romantiques allemands. Les intellectuels aperçoivent la paille du Petit Colonel et ne voient pas la poutre de l'intelligence désarmée.

— Les enfants indiens sont-ils destinés à oublier les coutumes et les traditions de leur père?

— Fatalement. Mais d'une certaine manière seulement. L'Indien ne vivra plus en Indien comme autrefois. Il a perdu l'usage... *l'usage de l'arc et des flèches* (Jérémie). L'Indien ne vivra plus en Indien qu'autrement. Il transformera sa façon d'être Indien. Mais cela ne le prive pas d'une mémoire. Et sa culture restera indienne par une mémoire. La mémoire est une façon de voir le présent. De le poétiser. De l'assimiler. De transformer le réel en culture. Celui qui perd mémoire ne peut plus se choisir. Il est choisi par les autres. Il emprunte les métaphores des autres, les images des autres. Il se donne au cinéma. À la fiction. Par défaut. La mémoire reste notre

première métaphore.

— **Les Blancs ont appris aux Indiens à boire. On parle d'un système pourri. Y a-t-il une solution à ce terrible problème du vendredi soir?**

— Pas facile de répondre à une telle question. Rien n'est tout à fait vrai ni tout à fait faux dans les préjugés que nous entretenons à cet égard.

Disons tout de suite que les sociétés amérindiennes et précolombiennes connaissaient un certain nombre de drogues qu'elles utilisaient à leur manière. À l'intérieur de certains rites, pour éluder certains mystères. La drogue était pour ainsi dire sacralisée. Ce qui était une façon de la régenter. Ce qui n'empêchait pas les excès.

En Amérique du Nord, il y avait moins de drogues. Ou fort peu. L'Indien n'était pas prémuni. Il n'avait pas de système de défense. Peut-être pas d'immunité. De toute manière, l'alcool a provoqué des comportements inattendus s'il faut en croire les témoins de l'époque. L'alcool est devenu le grand miroir, le grand mirage. Les Blancs ont accepté ce négoce. Ils ont négocié leur cinéma. Les Indiens l'ont désiré. On peut faire des procès. Miroir pour miroir, la dépossession s'est accomplie. Et l'alcool n'a plus la même conséquence. Comme si l'Indien avait changé. Le feu de l'eau ne provoque plus la même ivresse, le même délire. Sans doute parce que la tête de l'Indien n'est plus occupée par les mêmes images, la même culture, la même imminence. On a aboli la torture et cela n'est pas sans importance sur une culture et ses nécessités. Sur l'ivresse et les manifestations.

Il reste que l'alcool continue de ravager la société indienne. Et plus encore qu'on ne le dit. Je crois toutefois qu'il n'agit plus de la même manière. Le phénomène en est un de



Joseph-André Crête, archéologue

sous-développement. De désœuvrement. Les hommes ont abandonné les rôles traditionnels. Ils ne chassent plus. Ou de moins en moins. Ils n'ont plus de rôle social. Ils se dévalent à leurs propres yeux. Ils cherchent à fuir. À s'évader. Ils fréquentent l'illusion. L'alcool c'est le cinéma, le rêve, la vantardise. L'alcool, c'est la morosité. Tandis que les femmes ont gardé intégralement les fonctions du feu et des enfants et de la nourriture. Elles ne boivent pas encore. Du moins à La Romaine. Il semble qu'ailleurs c'est autrement. Que même les femmes boivent. Peut-être faudra-t-il que l'Indien épuise cette voie sans issue. Avant de se reprendre. Déjà, je connais des attitudes nouvelles à cet égard. Ils se cherchent de nouvelles motivations. L'homme où qu'il soit poursuit un dépassement. Si la vie n'arrive pas à le satisfaire, c'est ailleurs qu'il trouvera son prestige.

La solution est toujours la

même: la prise de possession, un minimum de souveraineté. Mais personne jamais n'a consenti à partager la souveraineté, à diviser la force. L'avenir est à prendre ou à laisser. De haute lutte. L'avenir n'est jamais un droit. Ni même une justice.

— **Mais comment empêcher ce qu'on voit dans le film et qui est révoltant?**

— La prohibition n'a jamais facilité la tempérance. C'est vrai. Et les curés ont tout essayé. En vain. Parce qu'ils n'ont pas guéri le besoin de fuir. L'homme indien boit pour se cacher quelque chose. Par défaut. Parce qu'il lui manque quelque chose pour s'accomplir. Et il faudra que la société indienne réagisse. C'est déjà amorcé. Cela peut prendre un temps fou. Les femmes souffrent beaucoup. Elles voudraient vivre au pays du caribou plutôt qu'au pays de la bière. Vivre au pays du caribou car là il n'y avait pas la bière. Mais surtout vivre au pays du caribou parce que là les hom-

mes s'accomplissaient. Ils étaient les héros de leur propre vie. Et non les victimes. Autrement dit, il leur faudrait s'inventer un nouvel exploit. Imaginer un caribou.

Révoltant? Peut-être pas. Désolant, bien sûr. Fatal, c'est certain. Dans les mêmes conditions, les hommes ont les mêmes comportements. Là où il y a du sous-développement on ne peut espérer mieux. Et ni l'assistance sociale ni l'assurance-chômage n'y changeront rien. Ni même la boîte à lunch. Il faut à l'homme un minimum d'espoir. La porte ouverte. Il lui faut entrevoir la chance de devenir un héros. Au lieu de cela, pour les consoler de la servitude, on leur propose des héros de cinéma. Pour y croire, ils boivent. Pour se rêver, ils boivent. Un peuple qui n'arrive pas à se vouloir ne peut pas ne pas chercher à s'oublier. À fuir. Systématiquement. Et il finit par élaborer une culture de la bière. De la bière et du baseball. Pour vivre en héros. Dans un imaginaire. Dans l'artifice. C'est une forme de capitulation. Mais dans la capitulation l'homme finit par se retrouver, par avoir honte, par se ressaisir. Il n'y a pas d'autre issue. Peut-être faut-il vivre la morosité.

— **Didier qui accepte d'être le parrain à un baptême, est-ce une concession au curé ou une marque de sympathie pour la famille indienne?**

— Les deux, sans doute. Et comment faire autrement? Est-ce qu'on peut refuser? Le curé et le village se cherchent des alliés. Le parrainage c'est une vieille institution au moyen de laquelle les familles se cherchaient des renforts. Un peu de secours. Des alliances. Autrefois on mariait les princes pour de semblables motifs. Et aujourd'hui les grandes familles financières ne dédaignent ces sortes d'alliances. Jacques Cartier avait,

paraît-il, 53 filleuls. L'homme qui a un peu de prestige... et de force... est sollicité comme parrain. On n'a rien à perdre. Si le parrain prenait son rôle à coeur! Comment refuser?

D'ailleurs, comment ne pas ressentir vivement quand on passe quelques jours à Saint-Augustin pour la première fois, quand on assiste au désastre de la bière du vendredi soir parfois jusqu'au lundi, comment ne pas ressentir, à tort ou à raison, une certaine compassion devant un certain dénuement? On n'ose pas refuser... Sans savoir si on aura le courage d'assumer un tel rôle. Peut-être un peu par vanité.

José se moque de l'attitude de Didier. L'accuse de s'être laissé prendre au piège. D'avoir été la dernière victime de cette astuce de la misère. Et c'est vrai. Mais comment dire non et ne pas être en posture insoutenable? Comment ne pas croire qu'on est choisi? Tous les premiers ministres ont été couronnés par les chefs indiens. Tous les chefs indiens ont accepté les médailles des premiers ministres. Et entre les pays dits civilisés il y a de semblables échanges de plumes sans fondement. José croit qu'il ne faut pas intervenir. Elle le croit sincèrement. Mais elle-même elle ne le fait pas. Quand on apprend la langue de l'autre, savamment, on intervient. On devient interprète comme le missionnaire. On accepte la paternité de ses informateurs. On établit des liens de parrainage. Des échanges. Il y a toujours un négoce quelque part entre les hommes. On ne fait jamais de gestes gratuits. José respecte de son mieux l'autre et sa pensée. Mais elle en tire sa carrière de linguiste. Elle gagne dans l'échange. C'est ce que Didier lui répond. Et moi le cinéaste qui leur donne la parole, c'est moi qui signe le film. Je tire profit. Moi aussi je suis le gagnant de

cette traite des paroles. J'espère seulement avoir aussi laissé une mémoire qui leur servira. Mais je n'en sais rien. Et j'emporte aussi leur amitié précieuse. Comment refuser ce parrainage? L'amitié est un négoce. On échange des présents. Peut-être des miroirs. Je mange leur caribou. Marie Saint-Onge se berce dans une chaise que Remy Tremblay de l'Île aux Coudres a fabriquée. Ce sont mes alliances. Et je n'arrive pas à en douter. Mais qui gagne au change.

— **Le rôle du curé Alexis est-il bien-faisant ou ne fait-il que confirmer le sort des Indiens dépouillés de leurs terres?**

— Alexis n'est pas le moindre des curés-missionnaires. Il n'est peut-être pas celui qu'on est si facilement prêt à accuser de tous les maux. Il est un peu le poète de leur présent. Son rire énorme les rassure. Les Indiens ont besoin d'alliés pour négocier avec le présent, le monde blanc, les affaires indiennes. Un avocat. Rares sont les avocats qui acceptent de vivre sur place trente années de leur vie. Et il est encore là quand nous sommes tous revenus à Montréal, de l'anthropologue au cinéaste. Et quand le gouvernement leur propose un programme, Alexis cherche à en tirer le meilleur profit pour les Indiens. En même temps il s'efforce qu'ils ne soient pas dupes des générosités fédérales comme tant de Québécois qui ne s'aperçoivent pas qu'on achète sa paix à bas prix avec les rations, les pensions... etc. C'est le prix payé en échange d'une souveraineté. De plus, il cultive un rêve d'indianité. Il fouille leur mémoire pour leur rendre la mémoire. Il n'est pas sûr que ses manoeuvres contribuent à changer le cours de l'histoire. Mais il les aide à vivre le présent. Alexis les materne du mieux qu'il peut. Mais peut-être que les Indiens de La Romaine auraient

surtout besoin d'être abandonnés à eux-mêmes. Pour se ressaisir. Mais qui connaît la solution? Peut-être qu'il n'y a pas pour l'instant de solution? L'indianité se repose peut-être dans une sorte d'hibernation indispensable avant de renaître. Alexis les aide à vivre le présent difficile. Au mieux.

Pour l'instant, Alexis leur sert de diplomate et d'ambassadeur. A-t-il deux maîtres? Est-il un agent double? S'il obéit à un dieu que les Indiens ont pour l'instant accrédité, on ne peut pas l'accuser de servir un roi ni des intérêts comme le gérant de la Compagnie. Et s'il est un mal, c'est un moindre mal. J'en témoigne.

Et puisqu'il faut parler religion, je dirai que la religion d'Alexis n'a rien à voir avec l'évangélisation. Même si je soupçonne l'évangélisation de n'avoir pas commis tous les crimes dont on l'accuse facilement. Une chose est certaine. Alexis est porteur de religion. Et l'Indien a un besoin de religion. Cartier a déjà raconté comment

Ils croient que quand ils trépassent ils vont ès étoiles puis viennent baissant en l'horizon comme les dites étoiles... etc...

Ce besoin religieux présenté par Cartier a été transformé par l'histoire. La mythologie indienne encore vivace compose avec une mythologie catholique. Elles cohabitent. Alexis n'est pas dogmatique. Il est poète. Il a compris que toute religion cherche à poétiser l'univers. Et que l'univers de la chasse a besoin de la poésie de la chasse pour s'exprimer. Aussi réintroduit-il les mythes indiens dans la religion. Il ne cherche pas à convertir les Indiens. Ils le sont déjà. Et je me demande parfois si les Indiens ne sont pas en train de convertir Alexis à une religion du caribou. À vrai dire, Alexis, à travers son ministère, s'efforce de reconverter les

Indiens à leur indianité en donnant sa place au mythe d'Atticknapéo, l'homme caribou. En préservant une mémoire et une culture dans les mémoires et la culture des Indiens au lieu de tout confier aux archives de la connaissance universitaire. Il avive la culture indienne dans un quotidien qui ne s'en préoccupe guère. Que les Indiens viennent à Saint-Anne-de-Beaupré, le 15 août, pour fêter quelque chose d'étrange, une complicité catholique et amérindienne, ne me scandalise pas outre mesure. Et je ne prétends pas leur dire comment vivre cette fête qui fait sans doute plus honneur à la chasse qu'à sainte Anne. Car le 15 août a toujours été la fête du départ pour la forêt comme la Saint-Jean reproduit la fête du soleil.

C'ÉTAIT UN QUÉBÉCOIS EN BRETAGNE, MADAME (1977)

— **Pourquoi avoir amené Monique et Hauris Lalancette en Bretagne?**

— Dans le cadre des échanges franco-qubécois, un groupe d'agriculteurs abitibiens se rendait en Bretagne pour rencontrer des Bretons qui avaient, semble-t-il, des problèmes similaires. Je me suis dit qu'en Bretagne j'apprendrais peut-être beaucoup de choses sur l'Abitibi. Ça n'a pas marché comme je l'espérais pour toutes sortes de raisons. Aussi bien avons-nous fait un voyage parallèle. De découvertes et d'amitiés. De ressemblances et de disparités.

— **Le parler d'Hauris Lalancette a-t-il créé des difficultés de compréhension de la part des Bretons?**

— Parfois, bien sûr. Surtout au niveau du vocabulaire technique. Mais, dans l'ensemble, on peut dire que non. Hauris parle vigoureusement. Il articule. Et il est chaleureux. La compréhension nécessite une certaine familiarité. Hauris enfonce les

Serge-André Crête devant la suerie



barrières. Il n'est pas facilement inhibé par la gêne. Il n'a pas honte de son parler ni de sa mère, contrairement à beaucoup d'intellectuels. On dirait que j'en ai contre les intellectuels. Et pourtant j'en suis un moi-même. Non, j'en ai contre le mépris. Et le langage est souvent le lieu du mépris. Les hommes se reconnaissent par le langage. Ils s'identifient. Se catégorisent. Ceux qui disent *merde* sont portés à mépriser ceux qui disent *marde*. Et non l'inverse. Ça me laisse songeur. Qui a décrété que *marde* pouvait, que *marde* était grossier et que l'élégance pouvait bien s'accommoder de *merde*. Sinon celui qui dit *merde*. Sinon celui qui n'a jamais nettoyé une écurie.

— **Pourquoi avoir conduit Monique et Hauris au château de Versailles puisqu'ils ne s'intéressaient qu'aux vaches?**

— Pour leur montrer peut-être la maison de ceux qui disent *merde*. Pour qu'ils expriment leur étonnement devant une telle opulence. Mais, en vérité, d'abord et avant tout parce que le groupe allait à Versailles. Je ne pouvais prévoir leur réaction. Beaucoup de gens, des plus humbles, admirent la grande éloquence pâtissière de Versailles, mais Monique et Hauris sont des gens libres. Ils n'admettent pas les suprématies et leur éloquence outrancière. Certaines richesses leur paraissent excessives. Et ils le disent. Ils ne sont pas serviles devant la grandeur et le prestige. On ne peut pas en dire autant de plusieurs, ceux-là dont on dit dans le langage populaire qu'ils tirent du grand. En vérité, ils se laissent facilement impressionner par le prestige pour mieux mépriser la vraie grandeur, celle-là justement qu'on ne rencontre pas dans les palais, les lancements et les vernissages. Je n'ai rien contre le beau monde mais je leur interdis de mépriser le vrai monde.

Et entre gens du vrai monde des Bretons et les Abitibiens n'ont pas eu de problèmes à se comprendre. Parce qu'ils ne tirent pas du grand. Parce qu'ils ne se confondent pas avec la norme. Parce qu'ils se réjouissent des inventions de l'autre. Parce qu'ils se rendent compte que le langage est le miroir des sociétés et qu'il exprime leur histoire.

— **Quelles similitudes y a-t-il entre le sort de l'Abitibi et celui de la Bretagne? Y a-t-il absence d'espoir dans les deux régions?**

— Je ne me risquerais pas à me prononcer sur l'espoir de la Bretagne. Il y a toujours partout des raisons d'espérer et des raisons de désespérer. Mais c'est le propre de l'homme d'espérer. Et celui qui espère a toujours raison. Mais toute la question est de savoir en quoi. Il y a ceux qui espèrent en rêve et ceux qui espèrent dans la réalité. Il y a ceux qui cèdent le territoire de l'âme à l'imaginaire des autres et ceux qui prétendent reconquérir le territoire à l'emprise des seigneurs.

Mais je reconnais avec sympathie une douleur bretonne. On a méprisé le Breton. Le Breton s'est méprisé lui-même: sentiment bien connu et pratiqué dans nos régions. La Bretagne souffre d'avoir perdu une culture effacée par le prestige de la métropole. Il reste que la Bretagne a cohabité avec la France. Elles ont en partie vécu la même histoire. Une complicité qui n'a jamais été totale peut-être ni sans arrière-pensée, mais un voisinage qui n'a pas existé ici entre l'anglophone et le francophone. Barrière de la langue. Barrière de l'histoire. Il reste que je ne me sens pas chez moi chez l'autre. Tandis que l'autre, quand il est chez moi, agit comme s'il était chez lui. Il a occupé tout le territoire, ne me laissant que la consommation. Il a repris l'Abitibi

des mains du courage. J'ai eu l'occasion de passer une semaine en Suède avec des cinéastes anglophones de l'O.N.F. Nous avons vécu, parlé, visionné des films, visité des studios ensemble durant une semaine. Nous nous sommes connus, en somme. Compatriotes selon la constitution, confrères dans le métier. Puis nous sommes revenus à Montréal. Tous les jours nous nous croisons à l'O.N.F. Pendant un an ou moins nous nous sommes salués. Saluer quelqu'un tous les jours et n'avoir jamais rien à lui dire et vice-versa cela devient embarrassant sinon ridicule. Alors, mutuellement et réciproquement, nous avons entrepris de nous oublier. Nous avons refait le contresens de la confédération: chacun de son côté dans un seul tout. Mais ce que l'anglophone refuse de comprendre, c'est que dans ce grand tout nous sommes minorisés. Qu'il ne me salue jamais cela ne me gêne pas. Mais qu'il décide de mon destin cela m'embarrasse. Est-ce la peine de cohabiter en étrangers? Mais pour résoudre ce dilemme, il faudrait accepter que le saxon ne soit plus le maître quelque part. Et on dirait que la voracité saxonne n'admet jamais de rendre une possession même illégitime. C'est pourquoi nous n'avons qu'une solution; la reprendre. Et c'est pourquoi la trouille s'empare de plusieurs. Et pour ne pas avouer leur lâcheté ils accusent le courage de *sirop d'érable et de ceinture fléchée*. Et ils cherchent refuge dans une belle morosité qu'ils cultivent brillamment. Qu'ils soient moroses je ne m'en offusquerais pas. Mais ce qui me gêne c'est de les entendre justifier leur état d'âme en dévaluant celui des autres. Ils nous accusent de sirop d'érable. Peut-être ont-ils oublié que les Britanniques autrefois traitaient les Américains de Yankees. Et l'histoire a donné tort aux loyalistes, les moroses



de l'époque.

Ce qui est peut-être sans commune mesure avec la douleur bretonne encore qu'elle fasse entendre parfois de semblables défis.

J'ajouterai que je ne me laisserai pas impressionner par la hargne de Bourgault ni les prophéties de Vallières. Il y a de la rancune et de la jalousie dans leurs propos. Mais il y a aussi de l'affection et de la tendresse pour cette terre méprisée, du moins chez Bourgault.

— **On dirait qu'Hauris Lalancette cherchait à attirer la sympathie des Bretons sur son sort. Toutefois si tout le monde se plaint de sa misère passée, personne ne semble regretter ce qu'il a vécu.**

— Qu'est-ce à dire? Il y a une nostalgie de la misère. Une chouannerie des tranchées. (Mais il n'y a que les généraux qui déclarent la guerre.) Les soldats et les défricheurs regrettent la grande fraternité de la misère.

Comme une enfance. Ils ont vécu une épopée. Et ils ne la désavouent pas. *Mais maudit que c'était beau baptême*, ajoute Alfred Desrochers après avoir évoqué la misère qu'ils ont vécue. C'est peut-être un peu facile, ces regrets, ces rapaillages tant dénigrés, ces chouannes, ces vantardises des vieux soldats. Encore qu'Hauris soit encore et toujours sur la ligne de feu. Mais cela n'est pas non plus dépourvu de sens. Comme le camp en bois rond des Indiens de La Romaine.

Bien sûr, le présent de la boîte à lunch est (ou plutôt était parce qu'il s'agit maintenant de chômage) peut-être plus confortable que ce passé de misère. Mais il arrive que dans le confort matériel il y a plus souvent qu'autrement le collier de la dépendance. Et certains s'avisent que nous souffrons d'aliénation galopante. À tous les niveaux. Avec l'excuse du baseball pour les uns, de Novalis pour les autres. À chacun de

choisir son interprétation. Et je n'accuserai pas la morosité de lâcheté si la morosité n'accuse pas la résistance de nationalisme dépassé. Car ils n'accusent jamais, ces braves gens, le nationalisme de la France ni celui des États-Unis qui sont infiniment plus agressifs que le nôtre. Bizarre!

Hauris ne cherche pas la pitié. Mais il a vu le jeu des puissances. Il a vécu le confort du salaire mercenaire. Il a vu la fermeture de la mine Barview. Il a prévu Schefferville, Gagnonville, Sept-Iles, Port-Cartier. Il sait bien que la richesse achète le travail mais se désiste de l'homme. Et cette extrême précarité fait partie du regret, de la nostalgie. Ils se souviennent d'une liberté. D'une souveraineté perdue. Hauris se souvient d'une Abitibi qui n'avait pas encore été investie par les intérêts de la *grande rue à Val d'Or*. D'une Abitibi prospère. D'une Abitibi sur le point de naître. D'une presque victoire. D'une quasi conquête. Et il déplore la déroute.

GENS D'ABITIBI (1980)

— **Le projet du notaire Godbout d'ouvrir la route du nord était-il, au départ, audacieux et utopique?**

— Audacieux, sans doute. Utopique? Peut-être pas. Son insuccès le discrédite. Mais il faut surtout chercher à comprendre le sens d'une pareille aventure. Bien sûr, il y eut une part de chimère. Faire, à la corvée, une route jusqu'à la Baie James, c'est pas du tout cuit. Et ils l'ont fait. Ils ont atteint la Baie James. Et des centaines de voitures, un beau dimanche d'hiver, se sont rendues jusqu'à cette mer du nord. Mais pourquoi? À quoi cela a-t-il servi?

Au départ, j'ai le sentiment qu'une fois de plus les gens



Photo de tournage

d'Abitibi voulaient échapper au destin. Au mauvais sort. Déjà, en 1930, ils ont voulu fuir la ville. L'Abitibi des années 30 n'a pas été bâtie sur la détresse de la crise et du secours direct, mais sur un projet de conquête. Aujourd'hui, on démissionne. Alors au lieu de tout laisser tomber ils ont cherché à reprendre pied, à recommencer le pays. Au Québec, depuis 1760, on a nationalisé certaines sociétés mais on n'a jamais rien conquis. Sauf l'Abitibi. Et cette idée de conquête a soutenu des milliers d'hommes. Le sentiment d'un grand projet. Toute une philosophie de la vie qui permettait aux colons d'investir leur peine présente dans l'éventualité du royaume, d'une souveraineté. Les gens d'Abitibi ne ressemblent pas aux autres parce qu'ils ont vécu cette espérance. Parce qu'ils n'ont pas seulement espéré le royaume. Parce qu'ils l'ont recommencé au premier arbre. Ils vivaient loin de nous et ils ne nous ont pas fait part de leurs rêves. Ils

n'écrivaient pas beaucoup et pour cause. Ils n'ont pas fait beaucoup de chansons. On commence à peine à en parler. À dénoncer l'immense effort. À révéler cet esprit fondateur qui fait parfois défaut à notre histoire. La mémoire s'empare des anciens. Elle fabule. Elle fait renaître toute une épopée. Tout à coup, les jeunes ouvrent grand les yeux. Ils n'osent les croire. Ces hommes usés par la vie, un jour, dans leur jeunesse, ont accompli une grande geste laborieuse. Quelque chose, à nouveau, semble devenir possible.

C'est peut-être ce vieux courage enfoui dans les mémoires, une ancienne motivation qui s'est emparée du silence presque funéraire de l'Abitibi. Un désir de fuir le désastre et de conquérir. Une façon d'espérer à la hache. Une résistance à l'ennemi. Ils n'ont plus voulu attendre le messie. Quelqu'un leur a dit: « Le sud est occupé! l'Abitibi nous échappe! mais il nous reste le nord. » Et ils ont

voulu s'emparer du nord un peu fabuleux. Y arriver les premiers. Occuper le territoire. Pas si bête. À preuve, les grandes compagnies ont fait le même raisonnement. Presque en même temps. Les grandes compagnies qui ont réussi à s'emparer en sourdine de l'Abitibi n'allaient pas permettre qu'on les devance à la Baie James, Qui a suggéré à l'Hydro-Québec et / ou à Robert Bourassa d'exploiter le bassin hydro-électrique de la Jamésie? Bourassa n'y a certainement pas pensé tout seul. L'Hydro y songeait depuis un moment peut-être. Qui, en tout état de cause, a accepté de prêter des milliards à l'entreprise? Bien sûr, l'Hydro construira quelques barrages mais aussi des routes. Des routes susceptibles de servir aux éventuelles exploitations minières ou forestières. Et de plus l'Hydro paiera des intérêts pour leur construire des routes. Bon marché. Et ils pourront même exiger que l'Hydro utilise leurs ingénieurs. Et, de toutes façons, l'Hydro devra leur acheter la machinerie, les turbines, le ciment, la technologie tout en leur payant des intérêts exorbitants. Excellent marché. Marché conclu.

Dans ce contexte des puissances qui fraternisent avec les pouvoirs, le notaire Godbout a proposé aux gens d'Abitibi d'ouvrir, avec leurs seuls moyens, une route vers la Baie James. Pour ne pas perdre le nord! Pour devancer les soldats de l'empire. Tout seul. Première erreur: il n'avait pas les moyens d'aller vite... la route a été complétée mais les travaux ont duré quatre hivers... beaucoup de gens y ont perdu leur peine... Deuxième erreur: il n'a pas choisi la bonne direction et quand sa route a atteint la Baie James déjà la route du gouvernement dépassait Matagami. Les Gens d'Abitibi ont travaillé en leur faveur. En faveur de qui travaillait le gouvernement? Des tonnes



Hauris Lalancette et son fils Denis

d'énergie n'ont rien rapporté aux gens d'Abitibi. Des milliards investis dans le projet Baie James, l'Abitibi n'a rapporté encore une fois que des boîtes à lunch. Pourquoi? Parce que sans doute l'argent nous possède. C'est l'argent qui décide. C'est l'argent qui est souverain. Qui dispose des hommes à volonté.

De plus, les retombées de la Baie James, comme les fumées de la Noranda, comme les miettes de la Domtar n'ont réussi qu'à disloquer le tissu social et la cohérence abitibienne. C'est une mise en esclavage. Les hommes ont quitté la terre pour un salaire. L'immense effort est tombé en friche. Et maintenant une population entière retourne au chômage. Et une idée de colonisation renaît. Maintenant que les maîtres nous ont abandonnés, le projet de la terre refait surface. On jalouse Hauris et son troupeau. Quelques-uns rêvent de reprendre aux épinettes le grand plateau de Roche-

beaucoup. D'autres fondent les serres de Guyenne. Ailleurs, on songe à fabriquer du méthanol à même les aulnes envahissantes. La conquête est à l'ordre du jour. Les hommes finissent par comprendre que les mercenaires perdent toujours la guerre. Et ils entreprennent, encore une fois, leur guerre dans l'espoir de la finir un jour autrement que par capitulation. D'autres les regardent de haut! Et ils trouvent sirop d'érable ces hommes du tremble et de l'épinette. Québécois de n'avoir pas capitulé comme tout le monde devant la philosophie des rochers.

— **Alors pourquoi avez-vous suivi Hauris Lalancette à travers l'Abitibi?**

— Pour me permettre de tenir ce discours de l'échec. Parce qu'Hauris avait compris le drame de l'Abitibi. Pour intégrer l'aventure de la route La Sarre-Baie James. Pour rencontrer les gens de Guyenne et leur parler des oranges en Israël: depuis, ils ont fondé

les serres de Guyenne. Pour parler d'électricité aux gens de Roquemaure. Des mines aux gens de Vassan. Etc. Et Hauris pouvait, avec sa philosophie de conquérant, proposer un avenir à tout le monde parce qu'il a tout vécu. Il a été camionneur, mineur, bûcheron, pompiste, etc. Il a tout connu. Il s'est occupé de la Caisse populaire, de la Commission scolaire, des paroisses marginales, de toutes les associations possibles et imaginables. En un mot, rien de ce qui est abitibien ne lui est étranger. Et, avec son sens de la réalité, il renverse toutes les théories des théoriciens. Il a le sens du possible et il en a fait la preuve. Il propose l'Abitibi du haut de sa réussite. Mais il ne propose pas la terre. Plutôt le royaume. Le boeuf, bien sûr, mais aussi le bois. Il a jeté sa fournaise à l'huile pour augmenter son autonomie et il réinvestit sa richesse sur la terre au lieu de la remettre à Gulf, Esso ou Shell. Il a compris que nous n'avons qu'un pouvoir d'achat pour échapper à tous les pouvoirs. Et il l'exerce à son avantage. Et il espère que d'autres comprendront, qu'ils se rendront compte qu'ils sont leurs propres victimes, qu'ils sont responsables de leur propre défaite, qu'ils se doivent de s'allier enfin à eux-mêmes... plutôt que d'acheter chez Canadian Tire qui les vole de toutes façons.

— **En fait, Hauris Lalancette est-il condamné à l'isolement sur sa terre? N'est-il pas une exception? Votre film donne la parole à celui qui réussit. Pourtant il s'intitule *Gens d'Abitibi*.**

— Hauris est une exception, bien sûr. mais il n'est pas inimitable. En fait je le prends comme une inspiration. Et je le propose aux Gens d'Abitibi, aux Gens du Québec. Je le propose comme un projet. Et non comme une promesse.

Évidemment, sa situation est précaire. Comme celle des serres

de Guyenne. N'importe quand, la C.I.P. peut le ruiner ou le racheter. On peut toujours racheter les pauvres. Ou les ruiner. Il doit ruser avec l'ennemi. Il est intolérable. Menacé. Il doit résister au marché qui cherche à lui dérober son boeuf. Attendre son prix. Partir pour Montréal en camion vendre son boeuf quand les prix tombent en Abitibi. Car il est seul. Franc-tireur. Le marché ne demande pas mieux que de l'étouffer. Il doit être plus fin que le marché. C'est pourquoi il réclame une nouvelle levée. Il cherche des alliés. Des voisins. Des boucliers. Des marchands qui acceptent de vendre sa viande. Un réseau. Une mise en marché. Une société. Un pays. Une cohérence. Pour ne pas devenir la victime des multinationales. Pour résister avec lui.

Mais ce qui me paraît exceptionnel c'est moins sa réussite que sa conscience. Son discours est peut-être celui du désespoir. Hauris voudrait réveiller les morts. Il pose aux morts la question de la mort. Il pose au Québec la question de vie ou de mort. Et il lui donne la réponse. Sous la forme d'une hache. À tous. Autant aux étudiants qu'aux travailleurs. Et il leur dit que s'il a réussi sa terre, le chômeur qui attend un emploi devrait pouvoir se créer un emploi. À condition que les intellectuels acceptent d'acheter leur propre boeuf. Sinon c'est le Petit Colonel qui aura raison de notre soumission collective.

LE PAYS DE LA TERRE SANS ARBRE (1980)

— On retrouve, dans ce film, les personnages du *Goût de la farine* paru en 1977. Pourquoi n'avoir terminé *Le Pays sans arbre* qu'en 1980?

— Parce que ces deux films ne sont

pas de la même époque. Nous avons commencé un film sur la rivière Georges: le Mouchouânipi des Montagnais et des Nascapis, sans trop savoir où cela nous conduirait. Le projet était d'exprimer cette toundra dont les écologistes nous parlaient beaucoup pour empêcher le projet Baie James. Nous avons convoqué beaucoup de gens au lac de la Hutte Sauvage, autant des géographes que des sociologues. Des chasseurs que des biologistes. Dans ce pays du caribou encore presque vierge. Nous avons posé toutes sortes de questions à tous ces gens. En vérité, nous avons découvert ensemble que ce pays, en apparence inoccupé, tenait une place considérable dans le légendaire indien. C'était le Mouchouânipi, le lac du pays de la terre sans arbre. Le pays de la terre sans arbre, en somme. Déjà, sur le train du Labrador, nous avions rencontré une très vieille dame indienne qui se souvenait de l'époque où les Indiens allaient,

chaque automne, chasser, sur le Mouchouânipi, le caribou, à l'époque des migrations. À la lance. En canot. Et ils tuaient des milliers de caribous qu'ils surprenaient au moment où ils traversaient la rivière. C'était là où le caribou avironne. Les chasses étaient collectives. Les familles, les tribus se rassemblaient. Des Indiens de la côte du Labrador, de North West River, de Saint-Augustin, de la rivière Couchou, de Mingan, de Sept-Iles. Une grande assemblée d'hommes, de tentes et de canots. Des chasses mémorables. Les caribous qu'on remorque jusqu'au rivage. Des centaines de caribous sur les grèves. La mouche des couteaux habiles à se glisser entre les muscles, à contourner les os, à séparer les viandes, à partager la nourriture. Les chafauds pour sécher la viande. Les fumées autour des tentes. Le maître du makoucham qui fait bouillir les os. Le grand chapoutouane à trois feux pour la fête du

Photo de tournage



caribou. Les glaces qui s'emparent des eaux. La neige qui dissimule les lagopèdes. Le vent qui tresse les fumées. Les tentes de peau qui cherchent l'abri des quelques arbres. La viande séchée qu'on transforme en farine. Le froid qui coupe le souffle. L'hiver qui disperse les campements. Les canots qui partent sur des traîneaux. Chacun retrouve l'abri de sa rivière. Atticknapéo, le dieu du caribou, ayant donné aux Indiens leur part du troupeau. Une action séculaire. L'exploit indispensable de l'automne, donc, pour assurer la nourriture de l'hiver. Le Mouchouânipi était le lieu même de leur culture. Donc l'effervescence de la chasse, des rencontres, des mariages, de la fête.

Deux Indiens de La Romaine, Basile Bellefleur et André Mark, avec lesquels nous avons fait, en 59, un film au lac Musquaro sur le caribou, nous accompagnaient. Ils ont tué un caribou. Ils ont dit leur joie de retrouver le Mouchouânipi. Ils ont dit que leurs mères tenaient le même discours que la dame du train. Ils ont dit que le Mouchouânipi était bien le pays des légendes et des récits. Qu'ils le reconnaissaient. Et Alexis Joveneau nous traduisait leur émoi de se retrouver dans le pays des Indiens, dans le pays de la culture indienne, dans ce lieu des grandes chasses d'automne et de l'abondance légendaire.

Petit à petit, nous nous rendions compte que nous n'étions pas dans une toundra inhabitée et convoitée par les multinationales mais sur une terre de lichen et de mémoire. Louis-Edmond Hamelin et Fernand Dumont, à la suite d'une promenade, découvrirent un site de tentes. Pour confirmer les prétentions de la mémoire.

Bientôt, le mot Mouchouânipi repoussa le lac de la Hutte Sauvage qui voulait traduire Indian

House Lake. D'autres mots surgirent. Le mot tissekaw pour désigner certaines montagnes. Louis-Edmond Hamelin nous parlait des glaciers et nous donnait à voir les paléoplages, les eskers, les ostioles de toundra, ces grandes cicatrices glaciaires. Naturellement, nous poursuivions notre quête. Le Mouchouânipi devient une saga. Alexis questionne Basile et André. Nous sommes convoqués à une mémoire. Fragile mémoire. Mais une immense écriture archéologique pour la corroborer. Nous suivons les pistes.

Voilà, dit Hamelin, un pays à nommer. Voilà au contraire, prétend José Mailhot, linguiste, un pays nommé jusqu'aux glaciers. Voilà aussi un pays abandonné par ses occupants et leur mémoire fragile. Un pays pour ainsi dire à recommencer. À exploiter, prétend Cervoni qui est ingénieur à la Baie James. À chasser, affirme Benjamin Simard, qui est biologiste. À tout le monde, ajoute François Mantha qui a colonisé l'Abitibi. À celui qui a des sous, corrige José, en songeant aux pourvoyeurs déjà installés un peu partout et qui engagent des Indiens montagnais pour guider les touristes-chasseurs Américains...

(extrait d'une préface à Le Mushaunipi à l'âge du caribou, par Louis-Edmond Hamelin, Centre d'Études Nordiques, Université Laval)

Chacun s'arrachait la découverte. En définitive, les cinéastes ont voulu en faire un film. Ils ont suivi la piste du caribou et des mémoires. Il en est résulté deux films. D'abord nous avons suivi l'Indien dans son actualité. Dans son village. Dans sa mémoire désœuvrée. Dans la bière du vendredi et son rêve du Mouchouânipi. Cela a donné *Le Goût de la farine*.

Mais il nous manquait de retrouver la mémoire sur place. Nous

avons cherché les sites anciens. Les traces de pierre et d'os. Les tentes écroulées. L'archaïque maritime. Les couteaux de pierre en quartzite. Blancs comme neige avec ses éclats tranchants. Puis les sites historiques. Les détonateurs, les vieilles casseroles.

Cela se passait en 1973. Puis le caribou. L'image d'Atticknapéo. La chasse d'aujourd'hui impitoyable et facile pour comprendre les chasses anciennes, à la lance. Et enfin avec Dominique Ashini et sa femme Stella, Jean-Baptiste et Adeline ses parents, trois de leurs enfants, nous avons vécu durant 15 jours la chasse et leur pensée. Pour retrouver le Mouchouânipi des légendes. Nous avons suivi ces pistes durant plusieurs années. C'est ce qui explique qu'une partie du tournage soit contemporain du *Goût de la farine* tandis que, pour le reste, nous avons dû retourner plusieurs fois sur les lieux.

Le Goût de la farine décrit le présent des Indiens dans leur village et comment le mythe du caribou les habite. *Le Pays de la terre sans arbre* cherche sur place, avec des morceaux du présent, à évoquer la mémoire et les traces d'un passé presque révolu. D'un passé glorieux. Légendaire. De ce lieu magique qui les obsède mais qu'ils ne retrouveront plus jamais.

Dans ces deux films, à l'opposé l'un de l'autre, l'un visitant la légende, l'autre poursuivant la réalité, on se retrouve devant la même ambiguïté du discours amérindien. Dilemme de celui qui se voudrait encore dans l'épopée, qui se rêve légendaire, qui se perçoit comme le chasseur infatigable et épique et par ailleurs qui n'a pas envie de quitter le confort d'un présent qu'il renie. Dilemme de celui à qui les anthropologues, les missionnaires, les cinéastes et Yves Thériault proposent un modèle inaccessible de chasseur,

d'homme des bois, mais qui n'arrive pas à se délier de toutes les facilités du village et du goût de la farine.

— **Les recherches archéologiques ou anthropologiques ne semblent pas très sérieuses de la part des chercheurs venus de la grande ville.**

— Faut-il être morose pour paraître sérieux. La blague du couteau est classique dans toutes les fouilles. L'histoire de l'archéologie est pleine de canulars semblables. Certains durent encore sans doute. Celui du film nous permettait de faire rire et en même temps de faire sentir la patience du chercheur et sa joie de découvrir. Même une fausse piste. Serge-André cherche à prouver que la légende du Mouchouânipi est fondée sur une occupation séculaire. Millénaire. Mais

l'archéologie est une immense patience. Surtout dans la toundra acide où tout est biodégradable, sauf les outils de pierre qui se trouvaient enfouis profondément. D'ailleurs, il ne s'agissait que d'un inventaire des sites et Gilles Samson a continué les fouilles plusieurs années. En vérité, l'archéologie m'intéressait peut-être moins que l'archéologue. Et son humanité. Serge-André Crête n'est pas un chercheur froid et sévère. Il aime communiquer avec les Indiens. Il a bien compris et exprimé le problème de la boisson. Et il sait rire. Or les Indiens aiment bien rire. Une tribu montagnaise se nommait même les Papinachois, ceux qui aiment rire. Il a pu leur parler franchement... et peut-être naïvement. Serge-André, qui

est originaire de Saint-Henri, comprend fort bien le comportement indien à propos de la boisson. Mais dans sa naïveté anthropologique il se fait de l'Indien une image idéalisée. Et il ne comprend pas pourquoi Stella ne quitte pas la réseve, l'école des Blancs, le missionnaire, le skidou pour venir vivre un paradis terrestre au Mouchouânipi. Il n'a pas connu l'hiver. Et Stella se défile une fois de plus. Elle refuse d'habiter le mythe de l'Indien-chasseur. Sans doute parce qu'il est inhabitable. À cause de l'hiver! Ou à cause de la farine!

— **Est-ce que les Indiens auraient perdu le sens des grands rites de la chasse au caribou?**

— Les rites de la chasse corroborent les nécessités de la chasse. Quand il



n'y a plus nécessité, le rite s'efface de lui-même. Et naturellement. La culture indienne n'est pas incluse dans le rite. Elle peut se manifester d'une autre manière. Ailleurs. Et autrement. C'est une façon de vivre et de penser. Et les Indiens doivent vivre un présent difficile. Inconfortable. Mais on ne peut pas non plus habiter sa propre légende.

— **La présence des pourvoyeurs ne contribue-t-elle pas à décourager les Indiens de la chasse au caribou?**

— Les Indiens ne sont pas découragés de la chasse au caribou. Ils continuent de chasser. Du moins un certain nombre d'entre eux. Par plaisir. Par goût de la viande. Parce qu'ils sont bien dans la chasse. Mais ils ne dépendent plus exclusivement de la chasse. De moins en moins. J'ai dit l'importance du magasin. Il y a l'école. L'Iron Ore pour les Indiens de Schefferville. La télévision, cette mère artificielle et électronique. Ils assimilent le monde. Le présent. L'autre. Et ils s'y cherchent une place. Non sans douleur.

D'ailleurs, le pourvoyeur a occupé un territoire évacué. C'est lui qui a ramené l'Indien sur place. En avion. Comme guide. Position subalterne. On souhaiterait des Indiens pourvoyeurs. Ça commence. L'Indien apprendra ce métier peut-être un jour. Métier difficile pour un homme des bois habitué à vivre à sa fantaisie. Bien sûr, comme dit José, ça n'est pas parce que quelqu'un ne cultive pas sa terre qu'on est autorisé à s'en emparer. Il y a là un problème de droit, de souveraineté, en somme. Mais il est certain qu'ils n'ont pas été chassés de leur territoire par le pourvoyeur. Du moins pas au Mouchouâniipi. C'est la famine qui les a chassés. Il y a une mémoire de la famine. Ils n'ont pas envie de revenir passer l'hiver. Aujourd'hui, il y a d'immenses trou-

peaux qui fréquentent le territoire. Autour de 1920, il semble que les caribous furent décimés. Par la chasse? Par des maladies? Nul n'en sait rien. Mais les Nascapis n'ont pas oublié leur détresse devant l'hiver impitoyable quand les provisions manquent. Et l'hiver, la chasse n'est pas facile.

— **Comment avez-vous réussi à filmer le caribou d'aussi près?**

— Le caribou n'est peut-être pas aussi méfiant que l'orignal ou le chevreuil. Mais surtout il n'a pas de couvert. En pleine toundra, il est visible de très loin. Quand il nous aperçoit, il fuit. Puis comme les autres cervidés, il s'arrête pour sentir, pour savoir de quoi il s'agit. C'est le moment où il se donne. Il est visible. Il n'a pas de forêt pour se dissimuler. De plus, le chasseur le voyant de loin peut se dissimuler, lui. Et quand il marche sur les lichens, il est silencieux. Enfin les armes à longue portée le rendent vulnérable jusqu'à 400 ou 500 verges.

D'ailleurs, les défenses des animaux sont antérieures aux armes à feu et n'arrivent pas à inventer de nouvelles parades contre la mouche des balles. Ils se comportent comme au début de la terre. Sans jamais, ou presque, adapter leurs agissements à une situation nouvelle. Il faut dire qu'au début de l'humanité la supériorité de l'homme n'était pas bien grande. C'est à peine s'il pouvait rejoindre l'animal, s'en emparer d'une manière ou de l'autre. Le Père de la Rousselière, dans son livre intitulé *Une Migration polaire*, raconte, à cet effet, une émouvante histoire. Certains Esquimaux de la Terre de Baffin, vers le milieu du siècle dernier, auraient entrepris une migration incroyable qui, en passant par l'île Devon et l'île Ellesmere, les conduisit jusqu'au nord du Groënland. Cette migration est attestée par de nombreux témoignages autant de la tradi-

tion orale esquimaude que des récits de voyage des navigateurs. Et là, en terre groënlandaise, au beau milieu du 19^e siècle, ces Esquimaux qui possédaient des armes à feu rencontrèrent un groupe d'indigènes qui ne possédaient ni l'arc et les flèches ni le kayak. Presque invraisemblable. Puisque les habitants du sud du Groënland étaient en contact avec les Blancs depuis fort longtemps. Mais un immense glacier infranchissable séparait ces populations de même souche. Depuis quand ces hommes étaient-ils ainsi isolés qui pourtant parlaient une langue que ceux de la Terre de Baffin comprenaient? Avaient-ils perdu l'usage de l'arc et des flèches ou se sont-ils trouvés isolés du reste du monde avant leur apparition? On ne le saura jamais. De toutes manières, ces populations se trouvaient dans un état de grande pauvreté et elles étaient fortement éprouvées par l'hiver parce que ces chasseurs ne parvenaient que fort difficilement à s'emparer à la lance du caribou qui donne la meilleure fourrure, la plus chaude pour fabriquer les vêtements. Ces défenses du caribou étaient quasi suffisantes pour échapper à la prédation de l'homme. Or, il n'en a pas changé. Qu'est-ce qui détermine et rend possible les changements de comportements? Puisque le caribou avait élaboré des défenses à une certaine époque, comment se fait-il qu'il n'arrive pas à modifier son système? Et les hommes? Se pourrait-il que les sociétés humaines vivent un long temps sans parvenir à modifier des comportements qui les maintiennent dans un état d'infériorité par rapport à d'autres populations? Et comment amorcer ces nouveaux comportements? Quelle volonté nouvelle arrive à occuper soudainement une communauté en sorte qu'elle s'affranchisse? Qu'elle secoue les jougs des traditions respec-



tables et inefficaces? Qu'elle abolisse les retards séculaires? Qu'elle prenne pied dans le présent de la terre? Il n'y a pas de médecine connue qui opère les changements. Est-ce une oeuvre de la biologie, de la démographie, de la patience, de la révolte, de la culture? Mystère!

— **Faut-il conclure que l'Indien ne s'intégrera jamais au Blanc et qu'il restera un nomade transplanté artificiellement hors de la forêt?**

— Je n'en sais rien.

Il reste que la dispersion des Indiens dans un espace immense et une faible démographie ne leur facilitent pas la tâche. Le seuil de grégarité permettant une entière autonomie pouvait être facilement atteint par des populations de chasseurs au temps de la chasse, à l'âge de pierre. Aujourd'hui, il est difficile à 300 ou 400 individus de maintenir à la fois leur autonomie et leur différence. Il faut pouvoir échanger en sorte que l'échange établisse un minimum de réciprocité.

En échange d'un skidou que peut donner le chasseur? En sorte que la faible population se trouve infériorisée, maintenue dans un tel état de faiblesse que pour subsister elle doit se satelliser. Perdre son pouvoir de décision. Confier son destin. Et non le maîtriser. En sorte qu'elle n'arrive pas à établir ses défenses culturelles et autres. Elle dépend de l'autre. La dépendance est le contraire de la souveraineté. Et il n'y a pas de maturité collective sans souveraineté. Une société qui n'élabore pas elle-même ses choix reste fatalement infantile. Dépendante! Aliénée!

Alors que faire? Devenir francophone? Mais pourquoi s'allier au plus faible. Si l'Indien s'assimile à l'anglophone ses chances d'échapper à la minorisation augmentent. Le meilleur choix serait de devenir Américain sans doute. En tout état de cause, il risque d'être avalé, assimilé. Opération suicidaire. Et les sociétés, si faibles soient-elles, n'arrivent pas à

se résoudre à ce génocide consenti. À ce suicide collectif. Il ne leur reste donc que la patience du caribou qui élabore peut-être en secret, au fond d'une obscure biologie, une nouvelle parade pour échapper à la mouche des balles.

LA BÊTE LUMINEUSE (1982)

— **Qu'est-ce qui vous a poussé à réaliser un film sur et avec des chasseurs? Êtes-vous, vous-même, chasseur?**

— Je suis moi-même chasseur. Mais j'avoue que je déteste la chasse à l'original. Elle exige une patience qui me fait défaut. Passer une semaine assis sur une souche, très peu pour moi. Mais j'aime bien la petite chasse, surtout le lièvre, et surtout pas avec des chiens qui chassent à ma place, mais d'abord la forêt sous toutes ses formes, d'automne ou de neige, de printemps ou de pêche. Mais cela n'a rien à voir avec ce film. Ou très peu.

La chasse à l'original n'est pas l'objet de ce film. Ce qui a le moins d'importance à la chasse à l'original, c'est l'original, à mes yeux. Ce qui me passionnait, depuis fort longtemps, c'est autre chose, à savoir le phénomène social de la chasse. En 1982, on a émis 130 000 permis de chasse. Pourquoi tous ces hommes ou femmes (car de plus en plus de femmes font la chasse à leur compte et pas seulement pour accompagner les hommes) quittent la chaleur de la maison, le confort, le travail, pour vivre durant 10 à 15 jours, sous la tente, ou dans des camps souvent sans trop de confort, pour s'installer au bord d'un petit lac à foin, à la pluie, au froid, dans le petit jour... en quête de l'original? Et la question justement se pose de l'original. S'agit-il vraiment de l'original? Du panache superbe qui

témoignera de l'exploit? S'agit-il vraiment d'un exploit? Tuer l'original n'est pas vraiment difficile encore qu'il faille surmonter sa peur. Le buck fever est bien connu. Suffit-il que la bête soit immense pour justifier un tel effort? Ou alors y a-t-il une autre quête? Celle d'un affranchissement. D'une libération. D'un discours inhabituel. De l'amitié. De l'humanité. Et on dirait vraiment que ce lieu exceptionnel de la chasse produit une refonte des hommes, un événement exceptionnel, un moment de grâce qui bouscule la routine et provoque quelque chose. C'est ce phénomène qui m'intéressait. Je le soupçonnais depuis toujours. Ce projet d'exaltation. Ce lieu de la sincérité. Cette occasion de se surpasser. J'avais même projeté de faire ce film dans ma première série, en 59. J'avais proposé la chasse à l'original et la pêche aux marsouins. Avec René Bonnière nous avons même entrepris la chasse. Nous avons passé une semaine quelque part au nord des Escoumins. Sans résultat. Et nous n'avons même pas tenté la pêche aux marsouins. En 62, toutefois, avec Michel Brault nous avons fait *Pour la suite du monde*. Vingt ans plus tard, *La Bête lumineuse*. Deux bêtes exaltantes. Le marsouin contenait l'île aux Coudres. Il était l'épopée. L'inspiration. Il me parlait du fleuve. Il disait le fleuve. Sa plus belle image. L'original est l'inspiration, l'épopée de beaucoup d'hommes: 130 000. Il dit la forêt. Il représente une libération. C'est peut-être mon premier film urbain. Des gens de la ville cherchent à échapper à leur condition. Ils habitent l'exploit. Ils cherchent l'exploit. Une quête du Graal. Ils rencontrent une humanité. Peut-être une amitié. Durant une semaine des urbains tiennent le discours de l'original. Ils habitent une espérance. Ils partagent le chaud et le froid. Ils

partagent un désir, une exaltation, une gratuité.

— **Comment s'est organisée cette rencontre des chasseurs? Y avait-il affinité entre eux? Il me semble que Maurice Chaillot est un peu perdu dans ce groupe?**

— On ne va pas à la chasse avec n'importe qui. Bernard revient de Vancouver ou de la Baie James où il travaille pour chasser au Michomiche. Il y a de la chasse à Vancouver ou à la Baie James. Plus même qu'au Michomiche. Il y a même des amis. Mais les grands amis. L'enfance. Tout cela, il le retrouve au Michomiche. C'est la table ronde. Et il en est le cuisinier. Et il ne se désisterait pas de la cuisine et de la table pour une terre.

Donc des amis. Le noyau d'amis. Stéphane-Albert n'est pas autorisé à venir comme chasseur mais comme ami d'enfance. Il demande à Chaillot de l'accompagner. Pour ne pas être seul de son espèce car il a l'enfance et l'amitié en commun avec les autres. Avec Chaillot, il partage l'inexpérience. Ils seront deux à subir l'initiation. Chaillot est un ami de Boulais. Un ami littéraire, si on veut. Des affinités de perception. Il le propose. Bernard fait la fine bouche. Il hésite longtemps. C'est un étranger. À la fin, il accepte. Le groupe est assez cohérent pour l'absorber. De toute manière, il fera partie du débutant, de Stéphane-Albert. Il sera perçu comme l'autre archer. D'ailleurs, il partira dès le premier lundi. Il ne sera pas présent quand la situation deviendra plus intime... à la fin du film.

— **Des professeurs font partie du groupe. Leur comportement, leur langage me paraissent assez particuliers pour des enseignants. Comment expliquez-vous cela?**

— Il se trouve que ce sont peut-être les enseignants qui ont des comportements assez particuliers. Ils vivent

à l'intérieur d'une convention... d'une famille... qui observe ses codes et qui impose ses règles. Mais cette famille de l'enseignement n'a rien à voir avec la famille d'origine des enseignants, avec le village, la taverne et l'enfance de chacun. Si l'enseignant reproduit ses codes d'enseignant dans son milieu d'origine, il se démarque. S'il reproduit dans le milieu de l'enseignement ses codes d'origine, il risque d'être exclu dans la mesure où les codes diffèrent. Et plus ils diffèrent. Aussi bien, quand il se retrouve à la chasse avec ses amis d'enfance, l'enseignant retrouve les codes du milieu. Sans difficulté. Comme un poisson dans l'eau. Même s'il lui arrive de citer *L'Art d'aimer* d'Ovide. Ou de lire un poème. C'est d'ailleurs au moment où il lit son poème que le groupe le refuse. Comme par hasard. Même l'autre enseignant, qui admet que le poème est beau, finit par se ranger du côté du plus fort, du côté de la dérision, en faveur du code commun au plus grand nombre.

Stéphane-Albert, en particulier, a été nourri aux deux mamelles du collège et de l'hôtel Martineau. Et ce qui étonne en lui justement c'est que les codes cohabitent, à l'aise, sans inhibition de sa part. Il passe de l'un à l'autre sans transition, sans fausse pudeur, sans s'en apercevoir peut-être. Il s'est assumé. Et quand il cite *L'Art d'aimer* d'Ovide, c'est un pocaille qui cite Ovide. Je trouve cela tout à fait extraordinaire. De son côté, Bernard paraphrase Villon et il ne prend pas l'accent du Nouveau-Monde pour dire un poème pocaille. Ces pocailles sont bien plus près de François Villon et de Menaud que le Villon des universitaires ou le Menaud de Savard. Ce qui m'éblouit c'est leur santé. Ils ne cherchent pas à imiter les romantiques allemands. Ils ont de la glaise entre les orteils et ne s'en

cachent pas. Ils sont au début peut-être d'une poésie affranchie de l'accent pointu. D'une poésie de source. Authentique. Et je les envie. Et je les espère.

Philippe est criminologue. Maurice Aumont est un psychologue (un petit cologué, dirait Bernard) qui vient de publier un ouvrage sur la gérontologie, Stéphane-Albert est professeur de cinéma, Bernard est un cuisinier qui ne fait pas honte à la gastronomie (le repas aux pintades était un petit chef-d'oeuvre), Laurier est coiffeur, Nicolas est rieur et chauffeur de taxi et tous ensemble ils sont amis d'enfance qui ne se regardent ni de haut ni de bas. La commune mesure entre eux, c'est la chasse. La virilité. Ils sont encore et toujours en quête de l'exploit. Ils sont Jos Montferrand et chacun secrètement ou autrement espère rapporter le panache héroïque. Autant Stéphane-Albert que les autres. Ils revivent dans la fable héroïque de l'enfance. Et «*pis moué, épais, j'faisais l'Indien*» raconte Stéphane-Albert. Ils ne sont pas tellement loin des grands jeux de l'enfance.

— **Les relations entre Stéphane-Albert et Bernard paraissent un peu équivoques. Quelle était la situation réelle entre les deux hommes? Leurs rapports ont-ils été modifiés par cette chasse?**

— La seule chose équivoque de ce film c'est la lecture qu'on en fait. Chacun projette ses fantasmes sur l'image. Je n'y peux rien. C'est le droit le plus strict du spectateur. Il m'arrive de le regretter dans la mesure où certains spectateurs s'empêchent de voir ces hommes-là tels qu'ils sont. Nous sommes à l'âge du soupçon. Toute différence est facilement disqualifiée. L'homme ne se reconnaît plus parmi les images. Trop d'images. Il est habitué à s'identifier aux idoles. Et si on lui propose une image de lui-même,



Stéphane-Albert Boulais, professeur de cinéma, poète et chasseur d'occasion

il la récuse. Certains Québécois refusent (phénomène de rejet) de se reconnaître dans les pocailles. Ils se préfèrent dans l'imaginaire des autres. Ils se prennent pour Z et non pour un pocaille. J'ai l'impression que ce film est allé rejoindre au plus près une âme collective. Enfin j'ai rencontré Menaud. Menaud était un pocaille. Mes origines sont pocailles. Je n'ai pas envie de les renier. Libre à chacun. Je dois ajouter toutefois qu'ils sont tous et chacun de fameux beaux-parleurs. Ostentatoires! Oratoires! De grands jouteurs. Et quand ils se rencontrent, c'est le combat des coqs. Et ils vont au bout du bout. Ils se laissent entraîner par le discours. Jusqu'à l'exaspération. Et tous les terrains deviennent des arènes. Toutes les occasions sont bonnes. On raconte qu'une partie d'échecs entre Bernard et Stéphane-Albert, c'est tout un spectacle. Une lutte à mort. Bernard cher-

che à renverser l'adversaire. À le désarçonner psychologiquement. Il le menace de coup fumant. Il lui invente des fantômes. Des bottes imaginaires. Stéphane-Albert résiste. Il est peut-être le meilleur aux échecs. Souvent il finit par gaffer. Parce que Bernard réussit à lui faire perdre confiance. À l'intimider. À le faire douter de lui-même. Et ils étaient ainsi avant la chasse. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Cette chasse n'a pas produit un événement exceptionnel. Toujours ils se défient. À Noël. Au sucre. À l'occasion du lancement du livre de Stéphane-Albert où l'ami-poète-cuisinier a fait la bouffe aux écrevisses. Toujours. Peut-être que la chasse a seulement prolongé le tournoi. A seulement mémorisé la partie d'échecs.

Mais derrière cet enjeu de la parole, il y a un autre enjeu: celui de la virilité qui n'ose pas exprimer ses

sentiments. D'ailleurs beaucoup de femmes ont été séduites par cet aspect du film. Elles ont été émues par la gaucherie, la maladresse des hommes qui essaient d'exprimer leurs sentiments sans parvenir à autre chose qu'à mettre les pieds dans les plats. Et ce qui est aussi très émouvant c'est la franchise de Stéphane-Albert qui, en dépit des moqueries, n'hésite pas à rendre hommage à son ami Bernard. C'est la tendresse qui cherche à l'emporter sur la pudeur. Est-ce la pudeur qui a gagné la partie? Je n'en suis pas certain. Entre eux deux, et entre eux et tous les autres, il y a cette réaction dont parle Stéphane-Albert à propos des hommes de la Gatineau face aux femmes.

Un homme de la Gatineau, sais-tu comment il réagit devant une femme? Il réagit de façon tacite!

Mais encore faut-il savoir lire entre les lignes pour deviner toute l'affection d'une telle querelle. Et ce sont les femmes, comme par hasard, qui semblent avoir le mieux compris cette clandestinité. Cette timidité des grands parleurs face à l'amitié et face à l'amour. Elles ont deviné que derrière la cuirasse bat un cœur apeuré, timide, tacite et malheureux de l'être.

— Certains en sont à leur première chasse. Pourquoi ont-ils accepté ce défi?

— Comment savoir? La chasse exerce une énorme séduction. À Maniwaki, on en parle beaucoup. Stéphane-Albert invité ne pouvait pas refuser. Encore que la raison majeure me semble tenir d'une complicité entre hommes, d'un désir d'être ensemble en dehors des contraintes du quotidien. Le camp est un lieu magique. On le soupçonne. Tant d'histoires ont circulé. Les non-initiés sont séduits par le mystère. Le panache de l'original n'est pas vraiment la raison. Il est le prétexte. L'homme habite sa légende.

Quinze jours. Il se surpasse. Même celui qui n'a jamais chassé soupçonne ce moment de grâce. Il est curieux d'y goûter. Je crois pouvoir dire que ni Chaillot ni Boulais ne regrettent d'avoir subi la dure épreuve. Initiatique. Ils rêvaient l'un et l'autre de ce privilège, de la table ronde du soir, de participer à ce conciliabule des chasseurs qui fomentent l'exploit et le vantardisent.

— Est-ce toujours une occasion de boustifaille et de saoulerie?

— Manger a toujours un rapport avec la fête. Boire aussi. C'est le sacrifice en somme. Un vestige du sacré. Les hommes n'y échappent pas. Et manger à la fête n'est jamais un acte banal. Cela implique déjà une communication. Un échange. Cela facilite les communications. Boire aussi, bien sûr. Jusqu'à un certain point. C'est pourquoi il y a la gastronomie. Et c'est pourquoi il y a l'ivresse. Pour se surpasser. Parce que c'est la fête. Bien sûr, il y a bien des façons de boire. C'est culturel. Entre le calice du prêtre et la bière à la taverne, il y a des mondes. Mais c'est toujours le même monde... et le même sens. Entre celui qui boit à même le cruchon et l'autre qui a besoin de cinq verres à pattes de différents calibres et une nappe de dentelle pour se saouler, il n'y a pas beaucoup de différence. L'un et l'autre recherchent la même libération. Illusoire sans doute. Mais ce qui n'est pas illusoire peut-être c'est le sentiment d'un accomplissement qui fait défaut. À certains. À plusieurs sans doute. À la plupart peut-être. L'espérance d'un imprévu. D'une bête lumineuse. Qui changerait leur vie.

Les pocailles se saoulent en artistes. Ils ne perdent pas leur lucidité. Bernard ne perd pas un instant le contrôle de la dérision. Il joue avec sa souris. Il s'amuse. Il est conscient

de la galerie. Il attise le feu. Et jusqu'à la fin ses répliques font rire. Ensuite il tire le rideau. Il s'endort. Comme une révérence.

— Mais à la fin ils deviennent méchants.

— Cruels, peut-être. Méchants je ne crois pas. Mais c'est justement quand ils n'ont pas bu qu'ils sont les plus durs. Car, après la grande saoulerie, Bernard n'a plus voulu boire. Les points mauves étaient un peu trop rapprochés des éléphants roses. Au fond, dans tout ce film, ils ne boivent, à vrai dire, qu'une seule fois. Le jour et le soir de la chasse à l'arc. Ils boivent pour rire. Et c'est ce jour-là que Bernard exprime son affection pour Stéphane-Albert. En passant par le détour du chef blanc. La boisson l'attendrit. Loin de le rendre méchant. Mais il faut aussi se dire que les codes des pocailles ne sont pas ceux des enseignants. Et la cruauté n'a pas le même effet, la même portée. Ils sont capables d'en prendre. Et ils ne prennent pas de gants blancs non plus. Ils se coltillent c'est vrai, mais parce qu'ils ont l'excuse de l'amitié. Ils n'agiraient pas ainsi peut-être avec un étranger. Ils sont tous complices et Stéphane-Albert le premier.

— Étant un peu éméchés, ils en disent peut-être plus qu'à jeun?

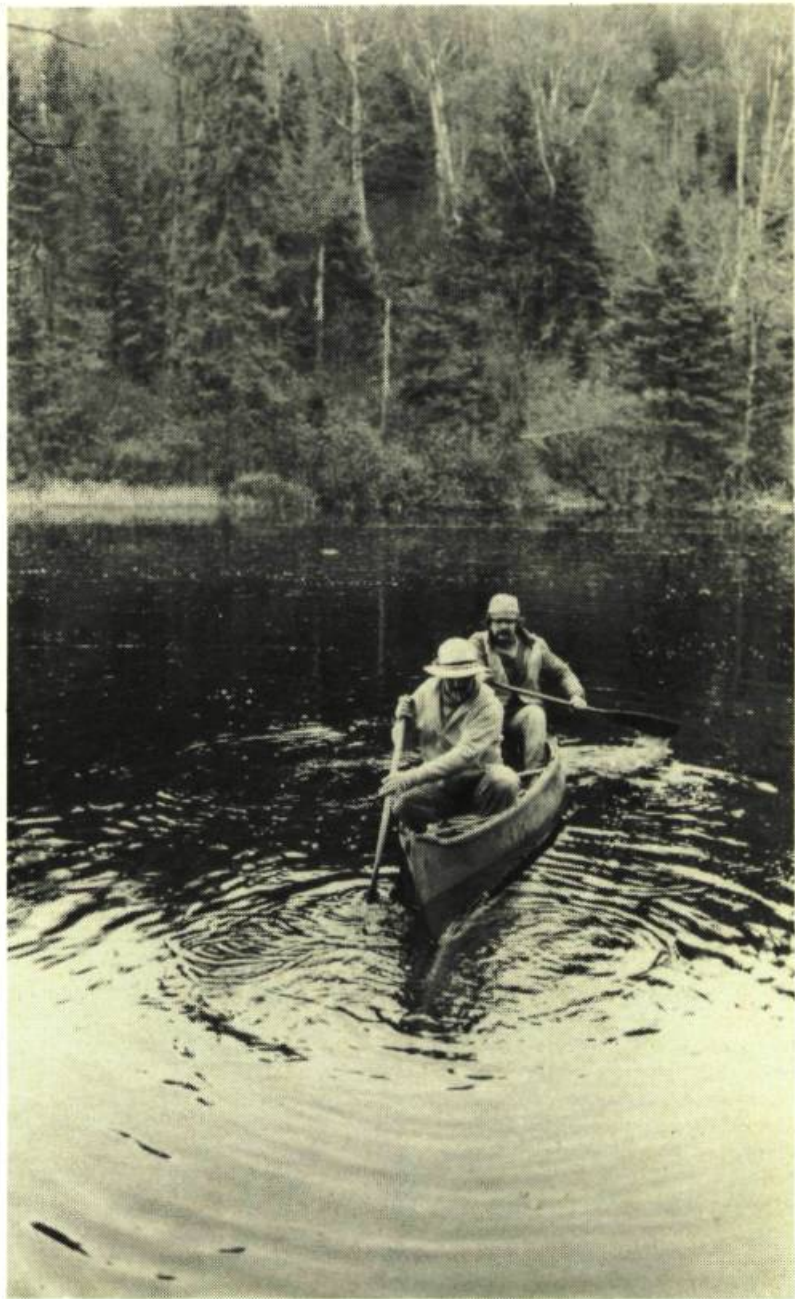
— Qui ou quoi croire? La tendresse de l'homme qui a bu. La cruauté de l'homme à jeun. Rien n'est aussi simple. L'homme se dissimule toujours un peu. Dans l'ivresse, il en remet. À jeun, il se cache derrière une pudeur. La vérité reste indicible peut-être. Ailleurs. Sous-entendue. Et ils se comprennent. Tacitement. Ces hommes de la Gatineau. Mais il faut bien comprendre qu'un pocaille ne boit pas pour aller caver son vin dans le fossé. Il boit pour montrer qu'il a bu. Boire c'est une forme de vantardise. C'est une façon de se donner de la couleur.

D'exploser. De naviguer. De se répandre. Et quand ils vacillent autant tomber. Ils ne se donnent pas une contenance. Ils ne s'imitent pas la sobriété. Ils jouent à l'ivresse pour redoubler le plaisir.

Il se trouve que certains gestes ou paroles paraissent excessifs. Encore une fois, il faut peut-être tenir compte des codes plus que de l'ivresse. Certaines personnes ont été presque offensées par le geste de Nicolas qui pile sur Stéphane-Albert couché au pied de l'arbre. Cette réaction m'a étonné. Je me suis dit que ces personnes avaient l'habitude de lire du cinéma où un tel geste exprime la victoire de l'homme sur la bête (photos de chasse), du guerrier sur son ennemi. Et que le spectateur lisait ce geste dans une lecture cinématographique. J'ai eu la curiosité de demander à Nicolas le sens de son geste. Il m'a répondu qu'après avoir tiré la pipe à son ami depuis une heure, il désirait lui manifester sa complicité, peut-être même sa tendresse. Les hommes, souvent pour se saluer, se bourrassent. Ce film n'est peut-être pas facile à interpréter dans tous ses détails. Qu'il me suffise de prétendre qu'il dissimule beaucoup plus d'affection qu'il ne révèle d'agressivité. Du moins c'est ainsi que je le perçois. Et il faut bien comprendre que nous ne sommes pas dans la culture du baise-main où je n'ai pas envie de faire un film. Par pudeur peut-être.

— **La Bête lumineuse, c'est l'Arlésienne. On ne la voit pas. Mais on en parle.**

— Ils l'ont vue. C'est ça qui est fabuleux. Je l'ai vue moi-même. Beaucoup de spectateurs l'ont vue. Et pas seulement entrevue. Ou imaginée. Et je ne regrette pas que l'original se soit camouflé. J'imagine que l'original lui-même, l'original d'une chasse n'est pas facilement aussi lumineux. On peut



voir la bête lumineuse dans les yeux du désir. C'est là que la chasse s'accomplit. C'est là que l'original se surpasse.

Tuer l'original, c'est souvent décevant. La chasse ne vit pas de la bête morte mais du désir de la bête. Et parce qu'il y a ce subterfuge qui allume l'original dans l'espoir des chasseurs, la chasse prend une autre direction. Elle devient une chasse à l'homme. Réciproque. Et chaque chasseur est la bête. Chaque bête le chasseur. Et il y a deux bêtes lumineuses puisque les deux chasseurs se traquent l'un l'autre, poursuivant l'un la tendresse et l'autre la pudeur. Étrange tournoi. Et tous les autres chasseurs en sont témoins. Et c'est ainsi que la bête lumineuse prend corps et s'agrandit de toute l'humanité des deux chasseurs. Et l'homme prend la place de la bête. Ce qu'il fallait démontrer.

— **Dans votre livre *La Bête lumineuse* tout paraît bien déterminé avec des chapitres et des titres. Comment avez-vous procédé pour le montage?**

— Le livre constate le film... et les titres corroborent des parties, leur donnent un poids, signalent un sens, reconnaissent une logique.

Mais où se trouve ou plutôt comment découvre-t-on la logique d'un film? À tâtons. Petit à petit. En comparant. En éliminant. En poursuivant la bête lumineuse. Il n'y a pas de plan préalable évidemment. Un premier visionnement du tournage nous indique des directions. On les emprunte. On les vérifie. On se trompe. On fait machine arrière. On recommence. Un jour on s'arrête. Ça ne veut pas dire que c'est fini. Il reste toujours des possibles qui n'auront pas été explorés. C'est une intuition qu'on propose. Un film n'est jamais qu'une hypothèse. Évidemment, je ne parle pas de fiction et de scénarios. Une hypothèse qui n'est pas fictive.

Bien réelle. De choix et de relations établis dans la réalité d'un tournage qui ne contient pas toute la vérité d'une chasse. C'est indubitable. Mais plus le film est bon, plus peut-être il se rapproche d'un vécu, d'une substance incompatible à la fiction, à l'imaginaire.

— **Si je comprends bien, vous travaillez plus par instinct que par raisonnement.**

— Pas du tout. Nous cherchons une réalité qui est là, qui se dissimule parmi trente-cinq heures de tournage. Le montage c'est une façon de lire le tournage, comme le tournage cherche à lire la réalité. Un morceau de réalité. Et pour y parvenir on utilise toutes les formes de raisonnements de la logique à l'intuition, non pas, encore une fois, pour rendre intacte toute la réalité mais des parcelles significatives de la réalité. Et je crois pouvoir affirmer que le vécu qui apparaît dans ce film était bel et bien contenu dans la réalité.

— **Pour vous, le montage n'est-il pas plus important que le tournage? Ou vice-versa? Et n'y-a-t-il pas manipulation?**

— Le montage c'est fabuleux. Travailler sur une mémoire infallible, c'est une sorte de privilège inaccessible. Et devant cette mémoire nous avons une attitude respectueuse. Le privilège est perçu comme un engagement. Comme une promesse de fidélité. D'ailleurs serait-ce la peine de se donner tant de mal pour obtenir un vécu si on avait l'intention de le falsifier? Autant faire de la fiction.

Mais, bien sûr, il y a manipulation. Dans le sens physique du mot. Dans le sens poétique aussi. Pour mettre en valeur. Pour signifier. Pour faire comprendre. Mais cette manipulation n'est jamais à mon avantage. Elle ne prétend pas contredire ou interpréter. Mettre en valeur

le cinéma. S'il m'arrivait d'avoir à m'exprimer au lieu d'exprimer le tournage, je possède d'autres outils pour le faire. Quand je donne la parole ce n'est pas pour la reprendre. Autrement je ne me donnerais pas tant de peine. Trente-cinq heures de tournage. Un an de montage. Pour qui? Pourquoi? Pour rendre justice à des hommes et à ce qu'ils ont vécu. Telle est ma philosophie. Je crois que Suzanne Allard et tous les monteurs et monteuses avec lesquels j'ai travaillé le confirmeront. Pour ma part, je crois pouvoir dire qu'il s'agit d'une intégrité qui est la marque de l'Office national du film. On ne fait pas du spectacle. Notre effort consiste à rendre compte d'une réalité. À lui permettre de s'exprimer.

Il reste qu'on puisse se tromper.

— **Dans la préface à votre livre, vous parlez du cinéma de la parole. Qu'entendez-vous par là?**

— Je parle du cinéma de la parole non pas par opposition à l'image mais par opposition aux prétentions de l'image. Les Chinois ont dit qu'une image vaut mille, ou vingt mille, ou cent mille mots. C'est une chinoiserie, soit dit sans offenser personne. Une image reste à la surface des choses. Une image est simpliste. On ne peut pas savoir grand chose d'un objet ou d'un homme même si on les filme durant des heures, même si on scénarise le silence. L'image raccourcit certaines explications mais ne les donne pas. L'image est incapable d'abstraction même si Godard a prétendu inventer l'image-concept. Ceci dit, l'image est précieuse. Elle n'est pas divine. Et je ne raconte pas d'histoire.

L'homme qui m'intéresse plus que le conte ou la nouvelle, plus que l'imaginaire, l'homme n'existe en tant qu'homme que par la parole. Autrement je ferais du documentaire



Photo montage de Martin Leclerc, cameraman

zoologique. Les animaux ne parlent pas sauf dans les fables. Et encore faut-il les faire parler pour que la fable existe. Les animaux ne peuvent pas s'interpréter eux-mêmes. C'est moi qui les interprète. Les hommes, eux, le peuvent. Je ne vois pas pourquoi je ne leur laisserais pas la parole. On parle suffisamment en leur nom, il me semble.

— Alors que faites-vous du cinéma

muet? De la Jeanne d'Arc de Dreyer?

— Il n'y a pas d'hommes dans le muet. Il n'y a que de la représentation. De la figuration. Du mime justement. Une façon de remplacer la parole. Et encore faut-il des événements en catastrophe. Le muet n'est guère capable de réflexion. Il donne des leçons. Il écrit des fables. Et quand le parlant est né, le muet s'est vite éclipsé. Pourquoi? Jeanne d'Arc!

Vous connaissez déjà tout son discours. Vous le savez par coeur. Il s'agit en vérité d'une statuaire, comme le livre de pierre des portails. Celui qui ne connaît pas les Évangiles, il peut admirer la sculpture, chercher un sens à l'ange au sourire, découvrir une paternité dans le beau Dieu d'Amiens, mais il ne saura jamais rien du discours, des drames qui se jouent. Le discours est préala-

ble et porteur de sens. Même le penseur de Rodin, on ne sait pas à quoi il pense.

— **Oui, mais je sais qu'il pense. C'est déjà le connaître.**

— C'est vrai. Je sais qu'il pense. Et je trouve beau qu'il pense. Non pas qu'il soit beau ou laid de penser mais parce que le sculpteur a donné une magie aux formes. Mais penser c'est une fonction exercée par des millions de personnes. C'est banal on ne peut plus. Mais il n'y a pas deux personnes qui remplissent cette fonction de la même façon. Rodin pense avec ses mains et je lis sa pensée de sculpteur dans le bronze. Je m'intéresse à Rodin. Mais s'il m'arrivait de m'intéresser au penseur lui-même. Quelle différence entre Socrate et le penseur? C'est cette différence qui nous tire de la statuaire. Qui nous introduit dans l'homme. Qui nous libère de la représentation. Le penseur c'est n'importe quel homme qui pense. Socrate n'est que lui-même et c'est ce qui m'intéresse. La parole libère l'homme de la banalité...même la plus banale... car c'est par la parole que l'homme échappe à sa zoologie et démontre qu'il est unique.

— **C'est chacun pour soi. C'est la fonction créatrice du spectateur.**

— C'est un peu facile, en proposant une image de penseur, d'imaginer que le spectateur va s'écrire un petit roman. De toutes les façons, je ne me propose pas de nourrir l'imaginaire un peu voyeur des spectateurs. À chacun son métier. Ce qui m'intéresse c'est de montrer aux spectateurs des hommes nouveaux. Pour qu'il les connaisse. Et les aime. Et il n'y que la parole qui nous introduise dans la pensée du penseur. Et il n'y a que la parole qui nous permette de connaître ces hommes sans médiateur, ces hommes du réel qui n'ont pas accès à la fiction et à l'imaginaire, même s'il leur arrive par

fois de les inspirer. Je veux bien que l'imaginaire recrée les mondes. Mais pendant ce temps-là qu'arrive-t-il aux hommes? C'est ça qui m'intéresse, plus encore que l'écriture ou que l'image un peu trop divinisées par les mages de l'écriture et du cinéma.

L'OFFICE NATIONAL DU FILM

Que pensez-vous du rapport Applebaum-Hébert qui suggère de transformer l'O.N.F. en « un centre de recherche avancée et de formation artistique et scientifique pour la production de films et de vidéos »?

— Un rapport de commission n'est jamais innocent. Il dissimule plus souvent qu'autrement un projet. Il camoufle des intentions. Il répond à des pressions. Et ce sont toujours les intérêts qui parviennent à s'emparer des politiques et à les transformer à leur avantage. Et les intérêts des exploitants ne sont pas ceux des exploités, cela est une évidence. Une évidence qui se cache de son mieux dans les plis et replis de la commission Applebaum-Hébert.

Le rapport de cette commission n'est pas réjouissant. Il est même mortellement ennuyeux. Je le soupçonne d'être une traduction de l'anglais. En effet, dans un style aussi alerte que celui du code criminel, il ne parle que d'argent. Et ne considère le cinéma que du strict point de vue des intérêts de ce qu'on appelle vertueusement l'entreprise privée. Sauf, bien sûr, quelques coups de chapeau à la culture. Je veux bien que le cinéma soit un industrie d'abord et avant tout. Et je n'ai même aucune objection à ce qu'une industrie s'organise et obtienne des subventions. C'est une forme de bien-être social qui est un peu beaucoup passée dans les habitu-

des. Mais ce qui me semble indécent c'est sa voracité féodale. Son désir d'éliminer toute concurrence. Et il est prévisible qu'une commission d'enquête où le cinéma est représenté par un gros producteur vorace en arrive à la conclusion, en clair, qu'il serait préférable de donner à l'entreprise privée les argents consacrés, depuis 1939, à l'Office national du film. Une telle demande, grossièrement camouflée dans les précautions oratoires et les nouvelles vocations, me paraît à la fois scandaleuse, totalement injustifiée et éminemment dangereuse pour la liberté de la création et l'élaboration d'une culture qui pourrait encore échapper à la voracité des multinationales. Il suffit de voir ce que l'entreprise privée a réussi à sauvegarder dans l'industrie du disque pour deviner que bientôt le gros producteur sera avalé par un plus gros et qu'il ira tranquillement finir ses jours à la Barbade, bien assis sur les lauriers de la commission. Ce projet équivaldrait à tuer la vache pour avoir le veau.

Cependant le rapport en question cherche à enrober sa piraterie en proposant timidement et pieusement de réduire l'O.N.F. à un *centre de recherche et de formation*. C'est une façon grossière de supprimer purement et simplement un organisme qui a fait la preuve de son originalité, un organisme unique au monde qui a permis au cinéma d'échapper à la rentabilité et à la voracité du gros producteur. En effet, en cinéma, il n'y a pas plus de recherche sans production qu'en science de technologie sans application. Il est évident que le gros producteur cherche à évincer quelqu'un du territoire qu'il convoite. Et en ce qui concerne *la formation* qu'on voudrait confier à l'O.N.F., c'est encore plus ridicule. Les écoles de cinéma n'ont jamais produit de cinéastes, ce qui ne veut pas dire que des

cinéastes n'ont pas, à l'occasion, fréquenté des écoles de cinéma. Le cinéma ne s'enseigne pas. Pas plus d'ailleurs qu'une faculté des lettres n'a appris à un poète à faire de la poésie ou à un romancier à écrire des romans. Pour faire du cinéma, il faut tout apprendre, sauf le cinéma. Il faut se nourrir l'esprit de toutes les manières. Trouver quelque chose à dire. Ce disant, je ne dis pas qu'on ne doive pas enseigner le cinéma, dans les universités, mais comme on enseigne la littérature. Et je dirais même qu'il n'est pas souhaitable d'isoler l'enseignement du cinéma des autres écritures. L'O.N.F. ne peut pas devenir un centre de recherche (ce qu'il est déjà) ni un centre de formation (ce qu'il est aussi), sans maintenir efficacement et prioritairement la production. C'est pourquoi, je mets en doute ces voeux pieux d'une commission qui ne cherche qu'à s'emparer du territoire convoité par l'industrie privée. Je veux bien qu'une telle industrie existe. Mais il ne faut surtout pas oublier que son premier mobile est une rentabilité maximum. Et pour cause. Mais il n'est pas évident que la culture y trouve son compte.

J'admets volontiers que *l'O.N.F. n'a plus qu'une importance réduite dans la vie des cinéphiles et du public canadien*. Car le territoire est de plus en plus occupé par d'autres. De la même façon que la poésie a moins d'importance que le baseball ou les Ice Capades. Est-ce une raison valable pour abolir la poésie? N'est-il pas vraisemblable d'imaginer qu'une page de Gaston Miron, un poème d'Anne Hébert auront demain plus d'importance, dans cette culture dont parle abusivement la commission, que tous les exploits de Guy Lafleur, que toutes les performances de Dominique Michel. Je ne demande pas qu'on supprime pour autant

Dominique Michel ou Guy Lafleur. Une société civilisée doit permettre à différents niveaux d'expression de cohabiter. L'O.N.F. perd de son importance dans l'ensemble de la production. Du moins quantitativement. Et c'est pourquoi il devient de plus en plus nécessaire de maintenir ce dernier refuge d'un cinéma libre. D'un cinéma qui ne répond pas d'abord aux exigences d'une rentabilité commerciale. Du droit à une certaine qualité. Celle qui n'est pas immédiatement, et bêtement parfois, rentable.

Beaucoup de cinéastes qui ont oeuvré autrefois dans le cadre de l'O.N.F., qui y ont appris leur métier et acquis leur compétence, ont fini par abandonner la maison pour chercher fortune ailleurs. Pour chercher ailleurs une autre fortune. Parce que la fiction les intéressait davantage. Ce fut, si on veut, le premier éclatement de l'O.N.F. Il était éminemment souhaitable... de sorte que le public canadien ou québécois consomme enfin autre chose qu'un imaginaire made in U.S.A. Ces cinéastes ont voulu occuper le territoire de l'imaginaire entièrement accaparé par la France et les États-Unis. Cela n'était pas facile. Pour toutes sortes de raisons. En dépit du talent. Du travail. Souvent héroïque. Sans moyen. Sans distribution. Ils ont entrepris de s'attaquer à l'énorme concurrence souvent déloyale. Ils ont plus ou moins réussi. En dépit des préjugés défavorables, des habitudes, de la puissance publicitaire. Les multinationales n'approuvent jamais la naissance des industries nationales. En sourdine, habilement, elles font tout pour empêcher Sidbec, Quebecair ou Cooprix. Le public n'est pas toujours conscient de l'enjeu. Il cherche sa satisfaction immédiate sans trop s'apercevoir qu'il ne gagne qu'un peu plus d'aliénation à la médiocrité triomphante. On ne peut pas lui en

vouloir. Le public est souvent la victime des publicités déifiantes. Mais on doit saluer le travail de ceux qui ont combattu, sans armes, l'envahisseur. Et l'encourager.

Mais il ne faut pas confondre les territoires. Ils ont voulu occuper le territoire de la fiction, du cinéma commercial. Or, il n'est pas dit que le cinéma doive s'en tenir à l'imaginaire. Peut-être y a-t-il autre chose à confier au regard et à la mémoire d'une caméra, autre chose que le spectacle. Les sports intéressent plus de gens que la connaissance. Est-ce une raison de fermer les universités? D'une certaine manière, l'O.N.F., entre autres, s'est efforcé de donner à la caméra une autre vocation. Il occupe un autre territoire. Infiniment précieux. Médiocrement rentable commercialement. Éminemment rentable culturellement. Pourquoi l'entreprise cherche-t-elle à supplanter l'O.N.F. sur ce territoire? Pour prendre sa place? Mieux faire? Certes pas puisqu'il est admis que ce territoire n'est pas commercial. Alors que reste-t-il sinon l'argent? L'entreprise privée cherche à distraire ces argents pour en disposer à son avantage. On propose de liquider l'O.N.F. pour en détourner les fonds.

Si l'O.N.F. disparaît, personne ne prendra la relève, personne n'occupera le territoire non commercial d'un cinéma que je pratique depuis plus de vingt ans. Je veux parler ici en mon nom. D'autres aspects de l'O.N.F. seront décrits sans doute par d'autres cinéastes. Pour moi, l'O.N.F. reste le seul endroit au monde qui autorise et favorise un cinéma qui s'intéresse à l'homme, qui ne cherche pas à le distraire mais à le connaître, qui ne l'envisage pas comme clientèle mais comme objet de connaissance. Pourrait-on parler d'un cinéma anthropologique? Je ne suis



L'office national du film à Saint-Laurent

pas certain. Il reste que nous n'occupons pas le même versant, que les préoccupations ne sont pas les mêmes. J'ai pu, en toute liberté, donner la parole aux gens, m'intéresser à l'imaginaire des hommes au lieu de les nourrir de mon imaginaire, découvrir leur poésie, dénoncer leur langage, décrire un fleuve grâce à une parole insulaire nourrie d'épopée, de mémoire et d'expérience de la mer, plutôt qu'en filmant des poissons. Il me semble avoir aidé un certain Québec à sortir du silence. Et j'avoue, humblement, m'identifier davantage et plus profondément à ce Québec langagier qu'à toutes les fictions de la terre. Qu'un cinéma s'intéresse aux hommes eux-mêmes et plus singulièrement à des hommes passés sous silence, un peu beaucoup méprisés par les élites et par eux-mêmes, pour les

mettre en valeur et en mémoire, me paraît une proposition qui, à sa face même, justifie une démarche singulière. Dans le contexte d'aliénation où le Québec (et même le Canada tout entier) cherche son identité, il me paraîtrait urgent d'inventer l'O.N.F., s'il n'existait pas. Et qui plus est, je dois signaler que cette démarche précieuse, humanitaire, a été plus ou moins mise au monde à l'O.N.F. Elle exprime encore, pour l'instant, notre originalité en cinéma. Tant de cinéastes à travers le monde nous jalouset de pouvoir échapper pour écrire nos chansons à K-Tel, à la finance des requins, aux impératifs du gros producteur vorace.

Je ne suis pas sans me rendre compte que la culture devient de plus en plus une marchandise. Et la critique souvent une machine à cor-

roborer la faveur du public. Et la publicité une arme pour façonner les publics, les conditionner, les engluier dans le miel de la médiocrité plein la vue. Les multinationales de la culture ont transformé le marché. Le premier projet d'un film, c'est sa rentabilité. De là à réduire le spectacle à son plus bas dénominateur, il n'y a qu'un pas qu'il n'est guère facile de ne pas faire. Et il est indubitable qu'une telle attitude a et continuera d'avoir d'énormes conséquences sur la créativité et sur la culture. Conséquences que je ne juge pas. Et peu de cinéastes parviendront à se tirer des exigences du gros producteur vorace. C'est pourquoi il n'est pas indifférent que, dans l'ombre de l'industrie triomphante (il suffit de regarder la grosse *Presse* du samedi à la page des spectacles pour mesurer la richesse culturelle de ce triomphalisme), il reste quelque part, dans le monde, un endroit où le cinéma se permette d'avoir d'autres préoccupations. L'homme risque d'avoir une indigestion d'imaginaire. On nous annonce pour bientôt la télévision payante. L'homme est convoité. Il s'agit de s'emparer du peu de loisirs qu'il lui reste. Il n'aura bientôt plus un instant à vivre, plus une minute à perdre, celui qui voudra tout voir. Les loisirs de l'homme ne lui appartiendront plus. C'est un marché colossal dont il s'agit de s'emparer. Par tous les moyens. D'énormes sociétés s'y emploient, cherchant à faire valoir leurs intérêts jusque dans les commissions d'enquête. C'est la grande croisade de l'imaginaire et du suspense. Télévision payante, jeux électroniques, vidéo-cassettes... etc... Le loisir, c'est la Terre Sainte. Il s'agit de libérer la Jérusalem des loisirs, de la créativité, du libre arbitre. De ramener l'homme tout entier à son rôle de spectateur idolâtre et qui donne à la quête. En un mot, la cathédrale élec-

tronique est en construction. La messe pontificale c'est *La Guerre des étoiles* ou *Les Dents de la mer*. L'homme doit s'identifier à la sainteté de l'imaginaire et à ses incarnations. Que lui restera-t-il à vivre? On lui immole des dieux. Les vedettes se sacrifient à l'écran. Il boit leur sang comme à l'eucharistie. Il devient la victime docile de la cinématographie. Il se conforme à la statuaire. Il se conforme aux préceptes de Jane Fonda dès le petit déjeuner en musique et en gymnastique. Pour copier l'idole. L'Évangile selon Atari s'empare de lui. Il ne résiste pas à cet avenir qu'on lui choisit. Il est cultivé par une catéchèse et ses chromos. Son système de référence se vedettarise. Ses modèles divorcent. Ou se suicident. Il cherche le bonheur dans les cabarets où les personnages du cinéma passent le plus clair de leur lune. Il vit par personnes interposées. Il n'a plus d'imagination. Il consomme l'imaginaire en cassette. La musique est de plus en plus pontificale, enfin ce qu'on appelle la musique, cette énorme entreprise d'hystérie collective à rendre sourd et aveugle des populations entières. C'est un culte nouveau. Et il faut des ministres du culte. Il y a des mages de cette magie. Il y a des vendeurs du temple qui profitent de ces cultes. Et les vendeurs du temple ne sont pas tant les marchands que les prêtres, quoi qu'en disent les images d'Épinal.

Je ne parle évidemment pas de tout le cinéma mais de la superpuissance du cinéma qui exerce sur l'homme une indéniable et lamentable séduction. Un peu primaire. En sorte qu'il ne pense plus qu'à travers les sanctifications et les consécration de la popularité qui n'a pas souvent de rapport avec la qualité. En sorte que la qualité elle-même cherche la popularité et lui fait souvent les concessions d'usage. Qu'une industrie

canadienne cherche à prendre sa part de ce marché me paraît inévitable. Mais il n'est pas sûr, pour autant, qu'elle parvienne à libérer l'homme de la religion de l'imaginaire. Bien sûr, il lui faudra toujours sa part de rêve. L'homme a besoin des dieux. Enfin, certains hommes. Mais il importe aussi de satisfaire d'autres besoins de l'humanité. Moins rentables que le cinéma-cinéma ou les armements.

À vrai dire, je suis assez d'accord avec la commission Applebaum-Hébert quand elle affirme que, dans ce contexte effarant où tant de producteurs avides ne songent qu'à s'emparer de l'âme des hommes et de ses moindres loisirs, « à notre avis, il est temps que le gouvernement réexamine et redéfinisse le mandat de l'Office national du film ». Mais elle propose de le redéfinir à la baisse. Alors qu'il est urgent de le redéfinir à la hausse. De l'élargir. Pour résister à l'envahisseur. À la commercialisation impitoyable qui s'annonce. L'indus-

trie n'est-elle pas sur le point d'investir des sommes considérables dans tous les marchés de l'imaginaire, dans toutes les musiques de l'envoûtement pour s'emparer d'une clientèle quantitative. Car seul le nombre justifie pareil effort. L'argent ne s'intéresse qu'à l'argent. Il est donc urgent de préserver, pour un certain cinéma, le privilège de chercher, ailleurs que dans la rentabilité, ses motivations. Pour voir.

La commission écrit encore de sa belle main blanche de tout soupçon: « *L'importance des ressources fédérales qu'il (l'O.N.F.) reçoit pour le cinéma n'est pas justifiée, étant donné les bénéfices culturels qu'il a apporté aujourd'hui à la pululation* ». Pas la peine de chercher l'anguille. Elle est plus grosse que la roche. Et on voit bien le calcul de rentabilité qui se cache derrière « *les bénéfices culturels* ». La commission n'hésite pas à confondre bénéfice et

Pierre Perrault et son équipe tournent *Les Voitures d'eau* (1969)



culture. Et à apprécier la culture en termes de bénéfiques. Toute la philosophie de ce rapport... (mais peut-on parler de philosophie?), toute l'économie de ce rapport, devrais-je dire, vise à s'emparer de la culture pour en tirer des bénéfiques. Cela saute aux yeux. En dépit de quelques coups de chapeau du côté de la culture qu'on cherche à écarter, à repousser vers les conseils des arts, le rapport ne semble préoccupé que par l'intérêt des producteurs. Et ce qu'il nomme « *la faveur du public* ». La culture n'est jamais qu'une incidence embarrassante. Un accident. En vérité, il confond *bénéfice culturel* et *faveur du public*. Forcément. Comment justifier des investissements sans cette excuse monnayable: la faveur du public? Or, il est bien connu que la culture n'est pas souvent rentable. Ou si rarement. De là à confondre la culture avec les bénéfiques... Pourtant, la véritable justification de la culture consiste souvent à affirmer ce que les hommes refusent d'entendre. Le gros producteur vorace, pour sa part, ne songe qu'à affirmer ce que les hommes veulent voir. Pas la peine de donner des exemples.

Je ne prétends pas pour autant que l'O.N.F. soit sans reproche. Au contraire. Mais le rapport omet assez allégrement les services rendus. On accuse la distribution en particulier de dépenser des millions pour un résultat à peine visible dans la page des spectacles de la grosse *Presse* du samedi. On oublie que ce service distribue gratuitement toutes sortes de films à travers tout le pays. Là où les films coûteux ne se rendent pas, comme les docteurs, parce que le nombre ne le justifie pas. Seul le nombre intéresse l'argent. L'O.N.F. s'intéresse à l'homme isolé. Elle a fondé une cinémathèque publique. Les universités, les collèges, les petites collec-

tivités, les individus y puisent d'importantes ressources audio-visuelles. Quoi qu'il arrive ne faut-il pas maintenir ce service gratuit? De la même façon que les gouvernements subventionnent les musées, les bibliothèques et les parcs nationaux dont l'industrie refuse de se préoccuper. Parce qu'ils ne sont pas payants.

Je ne dis pas non plus qu'il ne faille pas maximaliser le rendement. Là-dessus, chacun a ses opinions. Chacun veut s'emparer de l'autre. Un peu bêtement. On dirait que l'administration cherche à s'emparer de la distribution. Je n'ai pas beaucoup de compétence en administration. Je l'avoue sans remords. Mais je peux fort bien dire ce que je constate. Depuis vingt ans, j'assiste au gonflement perpétuel de la grenouille administrative. Il me semble bien que beaucoup de services gouvernementaux et plusieurs grandes sociétés privées souffrent du même mal. Un mal qui répand la terreur. Une sorte de cancer qui dévore les cellules vivantes. La commission voudrait tuer le malade pour le guérir. Comme si la production de films était responsable des exubérances de son administration. Je reconnais que l'administrateur se justifie à ses propres yeux en administrant. Tant et si bien qu'elle en arriverait idéalement à s'administrer elle-même. Nous avons, nous, les cinéastes, bien souvent l'impression d'être un mal nécessaire, le sentiment qu'idéalement l'O.N.F. pourrait exister sans nous. Que tout irait tellement mieux. Que nous sommes les empêchés. Le sable dans l'engrenage des organigrammes à l'huile d'olive. Comment réduire ce cancer? Une administration ne se sacrifie pas elle-même. Si on l'interroge, elle crée une commission d'étude et augmente les frais généraux. Et alors elle constate que la part de la production diminue.

Elle accuse la productivité. Et pour finir elle décide de prendre en charge l'inspiration. Elle songe à programmer les réalisateurs. Elle s'empare de la créativité. Et le créateur devient un exécutant. Un exécutant des projets et des volontés d'une administration.

Il n'est pas question de prétendre que la production soit sans faiblesse. Rien n'est plus aléatoire que la créativité. Victor Hugo a souvent écrit des médiocrités. Rien n'est plus périlleux que de vouloir régenter la créativité. Il n'est pas dans mon esprit non plus de la sacraliser. Au contraire. Je redoute surtout qu'on en vienne à promouvoir un Hospice national du film. Il n'est pas de création sans risque. Sans danger. Et notre seule justification, c'est l'excellence. L'industrie, elle, par la voix de son rapport Applebaum-Hébert se justifie par la rentabilité, c'est-à-dire soit *la faveur du public*, soit *les bénéfiques culturels*. Comment maintenir et même améliorer cette fonction d'excellence? J'avoue que je n'en sais rien. Mesurer la rentabilité est la chose la plus facile du monde. La qualité, par contre, même indéniable reste controversée. Et je ne voudrais pas, pour ma part, être appelé à me prononcer sur cette question. Mais il est à peu près certain que la sécurité d'emploi n'est pas le lieu du risque. D'autre part, il n'est pas certain que l'âge de la retraite soit une borne valable, en plus ou en moins, pour mesurer la créativité... qui n'a pas la même durée chez tous les individus. Comment gérer cette créativité? La confier au gros producteur vorace? À un administrateur? Aux cinéastes eux-mêmes et à leurs rivalités souvent mesquines parce qu'ils ne sont pas à l'abri de l'hommerie? J'avoue que je ne connais pas la réponse à cette question que la commission ne s'est pas posée.

Je peux pourtant affirmer

qu'il est désastreux de confier à des administrateurs la gérance de la créativité. Même s'ils en ont envie. Pour se sécuriser. L'un deux a même proposé de confier l'inspiration à ceux qui n'en ont pas. Il rêve en toute innocence d'une administration qui programmerait ce qu'il appelle l'intuition. Ce qu'il nomme l'intuition sans trop savoir de quoi il s'agit. Puisqu'il n'est pas de sa compétence d'en avoir. En fait, l'administration de l'O.N.F., depuis toujours, périodiquement, pour le plaisir de planifier, comme s'il s'agissait de la fabrication d'appareils ménagers, se lance dans des réflexions dans le but de planifier la production. *D'organigrammer l'inspiration.* Et elle refuse d'admettre la futilité de cet exercice. D'ailleurs, si on programait l'O.N.F., on lui ferait justement perdre son originalité. Et il n'y aurait aucune raison de maintenir un organisme différent pour faire ce que fait Radio-Canada. L'inspiration dépend de beaucoup de hasard et de chance. Pour ma part, je crois pouvoir dire que je ne choisis pas mes films. Ce sont mes films qui me choisissent. Prisonnier d'un programme, je n'aurais pas pu profiter de la belle occasion qui a donné *L'Acadie, l'Acadie!?!* J'imagine assez mal qu'un administrateur arrive à prévoir dans ses catégories, un an à l'avance, une niche pour accueillir des situations que je ne connais pas encore et qui pourraient m'inspirer un prochain film.

Une des faiblesses de cet Office national du film, c'est d'être d'abord un office, avec son corset administratif. D'être national ensuite, ce qui n'est pas sans avoir des conséquences sur la politique et les jeux d'intérêts. Et d'être du film en dernier lieu. Depuis Grierson, le premier commissaire à la cinématographie, il n'y a plus eu un seul cinéaste ni même un seul créateur à la tête de l'O.N.F. Et,

bien sûr, ces commissaires successifs ne s'intéressent, semble-t-il, que fort peu au cinéma. Je n'ai eu, en vingt ans, qu'une seule fois l'occasion de parler à celui qui est censé diriger une boîte à faire du cinéma. Étrange. Les cinéastes ne semblent pas les intéresser. On dirait même qu'ils en ont peur. Sans doute qu'ils ne parlent pas le même langage. Si on veut donc produire des films de création, il me semblerait indispensable de confier l'O.N.F. à une tête cinématographique. Logique et élémentaire. Il ne manque pas d'hommes susceptibles de s'intéresser à la création et capables de remplir une telle fonction. Bien sûr, il faut une administration mais au service d'une cinématographie. C'est le film qui a besoin d'administration et non l'inverse.

Il n'est pas indispensable de faire du cinéma. Un homme peut toujours faire autre chose. Et même un cinéaste. Je ne réclame pas une permanence. Ni un emploi. Mais je

veux simplement dire que les films que j'ai fait à l'O.N.F., avec d'admirables compagnons, ces films-là sont impossibles ailleurs. Et même peut-être ailleurs dans le monde. Je veux simplement dire que le jeu des intérêts ne cherche pas à s'emparer de la culture mais des bénéfiques. Les intérêts sont puissants. Ils peuvent se permettre de ne pas se justifier. Ils peuvent même se permettre de ne pas être intelligents. Ils restent dans les coulisses. Ils n'ont que faire de l'intelligence. Ils ont besoin d'argent. D'argent pour faire de l'argent. C'est ce qu'ils nomment pudiquement des *bénéfices culturels*. J'ai entendu, à la télévision, un homme que je ne nommerai pas, déjà directeur d'un éventuel poste de télévision payante, ne pas réussir à cacher son jeu et annoncer des films pornos comme une nécessité vitale puisqu'il doit à tout prix faire de l'argent. À tout prix ou à n'importe quel prix? Remarquez bien que je ne partirai pas en campagne contre la pornographie

L'Acadie, l'Acadie (1971)





Marie Tremblay

même si cela me paraît débile. Mais je refuse de confier l'avenir de la culture cinématographique à des propriétaires de motel qui proposent des *lits d'eau et films pour adultes*. Bien sûr, le cinéma de l'O.N.F. n'est pas très commercial. Mais l'homme n'a-t-il pas besoin d'autre chose que du pain et des jeux qu'on lui propose. Et, pour parler le langage de notre temps, d'autre chose que de *lits d'eau et films pour adultes* annoncés par les motels.

En somme, faut-il choisir entre Valérie et Marie Tremblay? Est-ce que, pour produire *Valérie*, il faut à tout prix m'enlever la possibilité et la liberté de faire des films à l'Île aux Coudres? C'est donc pour sauvegarder quelque part un peu de cette

liberté qu'il ne faut peut-être pas mettre tous nos oeufs dans le panier du gros producteur vorace qui réclame la liberté de s'enrichir à même le territoire de l'âme des hommes. Et leur propose Valérie. Peut-être bien que mes amis de l'Île aux Coudres, ces magnifiques capitaines de goélettes dépouillés de la mer par les multinationales, peut-être que les exubérants pocailles de Maniwaki et de *La Bête lumineuse* préfèrent *Valérie*, peut-être qu'ils réclament les *lits d'eau et films pour adultes* que proposent les motels et la télévision payante. C'est ça la faveur du public. Mais je me demande s'ils sortiront enrichis de s'être laissé distraire d'eux-mêmes par les magies de la télévision payante qui se pro-

pose, en somme, d'appauvrir sa clientèle pour s'enrichir. Cependant que je propose un cinéma de la connaissance. Des archives du présent. Et je pense pouvoir dire que Marie Tremblay aura peut-être plus de sens que Valérie dans la mémoire d'une Île aux Coudres. Et dans la mémoire du Québec. Sinon je me suis trompé d'espérance! Sinon j'aurai fait fausse route. Je serai désavoué par une commission Applebaum-Hébert. J'aurai chanté ma dernière chanson qui se nomme *La Bête lumineuse*. Et pourtant j'étais heureux d'avoir, avec Martin Leclerc et Suzanne Allard et Yves Gendron et Philippe Martel, réussi à faire parler Menaud, à donner la parole à ces hommes de chair et de sang, poètes de source, à combattre peut-être un peu les religions du commerce qui me proposent une âme achetée toute faite, une âme d'emprunt, une âme qui ne me concerne pas. Et pour dire comme Stéphane-Albert Boulais à son ami Bernard qui cherche à ne pas écouter son poème: « *Sacrement... j'étais fier... osti... de t'avoir écrit ça!!!* » Oui, j'étais fier d'avoir écrit pour le Québec, avec mes compagnons de travail, avec Bernard Gossefin, Michel Brault et René Bonnière, avec Werner Nold, Monique Fortier, Claire Boyer, Yves Leduc, j'étais fier d'avoir écrit dix longs métrages et une quinzaine de courts et moyens métrages, j'étais fier d'avoir donné la parole à l'homme québécois sans la médiation des fictions, j'étais fier d'avoir appris à aimer Marie Tremblay et les pocailles de Maniwaki, j'étais fier de mon poème. Mais ne voilà-t-il pas qu'on me récuse publiquement. Sans m'entendre. Et je dis au Québec avec les mots de Stéphane-Albert: « *Tu me prends ça comment, toué? Tu me prends ça avec un rejet...* »

Et ce rejet de la commission Applebaum-Hébert, c'est un rejet

de vingt années de travail... mais c'est aussi le rejet d'une âme indécente et clandestine, celle des pocailles de Maniwaki, celles des navigateurs de l'Île aux Coudres, celle des colons d'Abitibi que j'ai eu l'audace d'opposer à Marlon Brando et Paul Newman, à Alain Delon et Jean-Paul Belmondo... Et si la *faveur du public* corrobore le rejet de la commission, il ne me restera plus qu'à dire comme les chanteurs populaires, à la fin d'une

chanson: *excusez-là*, il ne me restera plus qu'à m'effacer devant les professionnels du *show-business* (et j'aime bien que la langue française ne soit pas parvenue à traduire ce mot), il ne me restera plus qu'à disparaître comme les dernières goélettes de l'Île aux Coudres, dévoré à mon tour par l'argent du plus fort. Un argent qui risque fort de ne pas parler ma langue. Et si, un jour, un Québécois qui aura refusé d'entendre mon poème,

qui aura rejeté sinon vomi ma chanson, qui n'aura pas défendu ma liberté, demande, comme Stéphane-Albert à Bernard: « *J'espère que tu ne m'en veux pas* », je lui répondrai avec l'âme de la Gatineau, je lui répondrai: « *À mort!* » comme Bernard à Stéphane-Albert, « *À mort!* », pour qu'il comprenne bien que c'était là, encore une fois, la question.



Norman McLaren
GREG AN TURC
E.P. 730
Hudson
Qué.
JOP-140



L'équipe de Séquences
c/s. Léo Bonnerille
4005, rue de Bellechasse
Montréal, Qué.
MIX 156

11 December 1982 - P.O. Box 730 Hudson, Qué., JOP-140

à toute l'équipe de Séquences
Merci beaucoup for your very heart-warming card of congratulations.
With my best wishes pour une bonne et heureuse année.
Most sincerely, Norman McLaren